

Vedettes



GRACE MOORE
l'héroïne du film "LOUISE"
charme par sa grâce
et sa voix délicieuse.
Photo extraite du film.

TOUS LES SAMEDIS
8 FÉVRIER 1941 — N° 13
49, AVENUE D'IÉNA, PARIS-16^e

*Théâtre * Radio * Cinéma*

Les plus belles PHOTOGRAPHIES

de vos
vedettes préférées

Pour répondre aux demandes de plus en plus nombreuses, nous venons de créer la collection photographique « VEDETTES ».

Nous publions ci-dessous une première liste d'artistes dont nous pouvons fournir une très récente photographie.

Ces photographies — véritables œuvres d'art — sont du format 18x24, tirage de grand luxe sur papier mat spécial (rien de commun avec le genre « brillant » carte-postale).

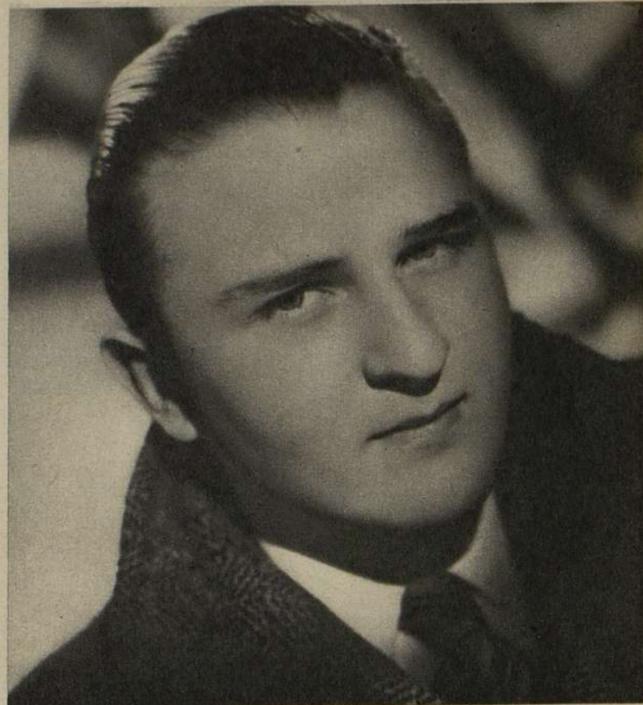
Nous les mettons à la disposition de nos lecteurs, à nos bureaux, 49, avenue d'Iéna, Paris, au prix de 10 francs pièce. Pour les envois à faire par la poste, joindre 3 francs en plus pour frais de port et d'emballage.

Un bon conseil : groupez vos commandes, car, à partir de 5 photographies, nous prenons à notre charge les frais d'expédition et d'emballage.

AUCUN ENVOI NE PEUT ÊTRE FAIT CONTRE REMBOURSEMENT. Toute commande doit être accompagnée de son montant. S'il s'agit d'une seule photographie, joindre à votre commande la somme de 10 francs, plus 3 francs pour les frais. S'il s'agit d'une commande de 5 photographies ou plus, joindre autant de fois 10 francs que de photographies commandées (dans ce cas, l'envoi est fait franco).

Les paiements peuvent être faits en timbres-poste, mandat-carte ou mandat-lettre ou mieux par chèque postal (en versant le montant de la commande dans n'importe quel bureau de poste à notre compte de chèque postal dont le numéro est : Paris 1790-33).

- | | | |
|---------------------|-------------------|----------------------|
| Annabella | Huguette Duflos | Mistinguett |
| Arietty | Escande | Michèle Morgan |
| Jeanne Aubert | Juliette Fabert | Noël-Noël |
| Mireille Balin | Fernandel | Janine Pacoud |
| Jean-Louis Barrault | Edwige Feuillère | Héliène Perdrière |
| Sylvia Bataille | Georges Flamant | Mireille Perrey |
| André Baugé | Pierre Fresnay | François Perrier |
| Harry Baur | Jean Gabin | Edith Piaf |
| Marie Bell | Jean Galland | Jacqueline Porel |
| Lucien Bartheau | Lucien Gallas | Élvira Popesco |
| Pierre Blanchard | Henry Garat | Micheline Presle |
| Bordas | Georgius | Cisèle Prévillo |
| Victor Boucher | Mona Goya | Yvonne Printemps |
| Tomy Bourdelle | Fernand Gravey | Simone Renant |
| Roger Bourdin | Geneviève Guilty | Madeline Renaud |
| Lucienne Boyer | Sacha Guitry | Pierre Renoir |
| Charles Boyer | Sessue Hayakawa | Georges Rigaud |
| Blanchette Brunoy | Jany Holt | Monique Rolland |
| Carlette | Rina Ketty | Viviane Romance |
| Louise Carletti | Elina Labourdette | Tino Rossi |
| Eliane Ceis | Maurice Lagrenée | Raymond Rouleau |
| Marcelle Chantal | Bernard Lancret | Renée Saint-Cyr |
| Jean Chevrier | Georges Lannes | Saint-Grahier |
| Aimé Clariond | Yvette Lebon | Raymond Segard |
| Danielle Derrioux | Ginette Leclerc | Jean Servais |
| Claude Dauphin | Ledoux | Suzy Solidor |
| Marie Déa | André Lefaur | Raymond Souplex |
| Debucourt | Corinne Luchaire | Jane Sourza |
| Suzanne Dehelly | André Luguet | Gaby Sylvia |
| Lise Delamare | Jean Lumière | Georges Thill |
| Jacqueline Delubac | Jean Marais | Jean Tranchant |
| Christiane Delyne | Léo Marjane | Jean Weber |
| Fauvette Dubost | Mary Marquet | Pierre Richard-Willm |
| Roger Duchesne | Milton | Yolanda |



ALEX LYNCK

metteur en scène, Directeur de Production Cinématographique en Amérique, qui présentera les meilleurs artistes mondiaux au Cabaret Patria qui ouvrira ses portes prochainement.

Vedettes

RADIO · CINÉMA · THÉÂTRE

paraît tous les samedis

DIRECTION - REDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ
49, AVENUE D'IÉNA - PARIS 16^e
Téléphone : KLEber 41-64 (3 lignes groupées)

DIRECTEUR : ROBERT RÉGAMEY

SOMMAIRE DUN° 13

PRESENTATION : LES VENDREDIS DE LA DANSE, par JEAN LAURENT	3
CONFESSIONS : CONFIDENCES SUR MA VIE, par CLARK GABLE...	4-5
THÉÂTRE : L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE	6
BADINAGES	7
DEVENIR VEDETTÉ : TU SERAS STAR ! par MAURICE BERTHON...	8
COMMENT UNE PETITE ÉLÈVE STUDIEUSE DEVINT GABY SYLVIA, par MAURICE BERTHON	9
CINÉMA : « LE DUEL » EST RETROUVÉ	10-11
BRUITS ET SONS	12-13
JAZZ : RAYMOND LEGRAND, par ANDRÉ SAUDEMONT	14
RADIO : LA SEMAINE À RADIO-PARIS	15
LES PROGRAMMES DE RADIO-PARIS	16
CABARET : YOLANDA EST REVENUE AU « BŒUF »	17
NOTRE CONCOURS	17
ROMAN : LE CHARMEUR INCONNU, par MARCEL BERGER	18-19
CABARETS : MICHELINE GRANDIER	21
INFORMATIONS MUSICALES	22
COURRIER DES VEDETTES	23

NOS COUVERTURES :

Page 1 : GRACE MOORE. — Page 24 : ANA DE ESPANA.

ABONNEMENTS :

6 mois..... Fr. 75. — 1 an..... Fr. 140.
Chèques Postaux : Paris 1790.33.

“Les Vendredis de la Danse”

Au Théâtre Hébertot

PAR
JEAN LAURENT

Secrétaire général
des Vendredis de la Danse

DEPUIS les grandes saisons de Paris, on n'a jamais vu comme cet hiver une telle floraison de spectacles de Danses. Ne nous en plaignons pas, car, ces dernières années, les amateurs de danse n'étaient pas tellement gâtés, et Terspsichore s'obstinait à bouder Paris, non sans raison.

A l'époque des tentatives audacieuses et des discussions passionnées en matière d'art, un animateur, à la fois homme d'action et dilettante, avait créé “Les Vendredis de la Danse” à la Comédie des Champs-Élysées : c'est Jacques Hébertot, alors directeur des trois scènes de l'Avenue Montaigne, le plus beau théâtre de Paris, qui fut véritablement le temple de la Danse et de la Musique.

Jean Borlin et ses Ballets Suédois inaugurèrent le Théâtre des Champs-Élysées ; Clotilde et Alexandre Sakharoff y firent leurs débuts ; et la grande Isadora Duncan y traduisit en gestes purs et harmonieux les sentiments éternels de l'âme humaine, avant de passer le flambeau à ses trois petites élèves, ombres de son ombre : Anna, Lisa et Margot.

C'est encore sous la direction de Jacques Hébertot, que les Ballets Russes présentèrent aux Parisiens : Noces, ce ballet de Stravinsky, réglé par Nijinska avec des ensembles aussi nuancés qu'une masse orchestrale, œuvre forte, rude, dont la chorégraphie s'apparente à la fois aux primitifs et aux gymnasiarques qui font des pyramides humaines dans les fêtes de villages.

Le Train Bleu de Jean Cocteau, et Les Biches de Poulenc, révélèrent alors Anton Dolin, tandis que sur cette même scène Anna Pavlova dansait la sublime élegie de la Mort du Cygne, ce duo entre le ciel et la terre, dont le triste chant sublima les foules. Dansée par Anna Pavlova, le Cygne de Saint-Saëns n'était pas seulement un “divertissement”, il était encore moins une image réaliste représentant l'oiseau blessé qui se meurt : c'était une élegie, l'élegie de la Fatalité et de la Mort, c'était un drame poétisé par la danse...

À côté de ces somptueux spectacles de Danse, Jacques Hébertot créa sur la scène de la Comédie des Champs-Élysées, les “Vendredis de la Danse”, qui furent inaugurés le 13 octobre 1922. Pendant deux ans, les Parisiens purent applaudir les représentants les plus caractéristiques de l'art chorégraphique international : Jeanne Ronsay et son école, Boris Kniaeff, Jean Borlin, Aveline, Lorcía, Komori, Solange Schwarz, Zambelli, et Djemil-Anik, avec son beau visage hiératique, d'une noblesse hautaine qui évoque certaines divinités d'Extrême-Orient.

La grande Argentina elle-même prêta son concours aux “Vendredis de la Danse”, présentés par Levinson. Depuis, elle est allée rejoindre les Taglioni, les Camargo, les Vestris et les Gristi dans le royaume des ombres qui passent et s'évanouissent aux accents des ballades élégiaques...

Ces galas de danse reprennent aujourd'hui dans le cadre charmant du Théâtre Hébertot : Vendredi dernier, en matinée, nous y avons applaudi l'admirable danseuse hindoue Nyota Inyoka, dont on voudrait garder, fixer chaque geste, chaque attitude si pleine de noblesse, de pureté et de gravité. Ses évoca-



tions de l'Inde antique et moderne sont de véritables poèmes, qui traduisent les féeriques légendes des bouddhas fabuleux, des sources mystérieuses, des fleurs de lotus et des idoles de bronze au regard contemplatif.

Le Vendredi 14 Février, nous applaudirons la belle danseuse Ana de Espana dans ses danses espagnoles rituelles, liturgiques et modernes. Ana de Espana semble une illustration vivante de cette terre d'Espagne, si riche en couleurs. Sa danse, éminemment caractéristique, en reflète somptueusement la gamme ardente, tour à tour grave, mystique et voluptueuse. Stylisant parfois la sensualité traditionnelle des danses de son pays, Ana de Espana l'épure, l'élève, la transpose en une ardeur passionnée qui se reflète dans les inflexions savantes et pures de sa silhouette mince et sinuose, et dans ce regard aigu qui filtre à travers les yeux mi-clos comme la lumière à travers les vitraux d'une cathédrale.

Les Vendredis suivants seront consacrés au danseur japonais Yoshiaki Harada, à Boris Kniaeff, à Lisa Duncan, au jeune danseur espagnol José Torres, à Ione et Brioux, et à Djemil-Anik. Ainsi les galas du Théâtre Hébertot seront dignes de ceux de la Comédie des Champs-Élysées.

Jean Laurent

Confidences

SUR MA VIE.

PAR
CLARK GABLE



Clark Gable, à l'âge où il n'était qu'un adolescent timide et maladroit.

Je suis né à Cadiz, une petite ville de l'Etat d'Ohio, aux Etats-Unis, un 1^{er} février. Mais la première chose dont je puisse me souvenir est le spectacle d'une tourmente de neige, à travers les vitres d'une ferme de Pennsylvanie. Il y avait au dehors un pauvre petit poulet, perdu dans la blancheur épaisse et glaciale. Je suppliais ma grand-mère d'avoir pitié de ses piailllements. On le rapporta dans la cuisine, ce fut ma première grande joie.

Mes parents étaient d'ascendance germanique. Ma mère Adeline Hershelem naquit dans cette même ferme où je passai mes cinq premières années. C'était une artiste peintre et j'ai précieusement conservé quelques-unes de ses œuvres. C'est tout ce que j'ai connu d'elle... Elle disparut sept mois après mon entrée au monde.

Mon père, William Gable était employé dans un puits de pétrole de l'Ohio. Son chagrin fut sans doute immense, car il vendit aussitôt la maisonnette et m'emmena chez ses beaux-parents. Cette ferme était la plus belle du monde à mes yeux. Elle était bâtie sur la rive d'un lac. Pas de voisins, je grandis sans compagnons de jeu. Mes grands-parents m'adoraient, mais savaient me punir aussi. Je fus élevé comme il se doit, j'étais tout ce qui leur restait de leur fille unique.

Je troquais derrière grand-père. Je m'asseyais en compagnie de grand-mère. En hiver, j'avais un coin favori près du grand fourneau de cuisine. En été, je me roulais dans le gazon, je grimpais aux arbres, je poursuivais les écureuils dans le bois proche, je nageais dans l'eau fraîche et transparente du lac, je dénichais les oiseaux, je m'enfouissais dans le foin odorant de la grange.

J'avais une préférence marquée pour les froides journées d'hiver. La neige épaisse et haute, la vapeur qui sortait de ma bouche quand je respirais... Je me rappelle la casquette rouge que ma grand-mère m'enfonçait jusqu'aux oreilles et les mouffes tricotées avec dévotion.

Tous les dimanches, on m'emmenait à la ville pour le service religieux; ce devoir était sacré aux yeux de mes grands-parents et ils m'avaient appris à l'aimer également.

J'atteignis mes cinq ans. Et un beau jour, papa vint me chercher. Je n'oublierai jamais ce jour-là. C'avait été, tout d'abord, la joie de voir emballer mes bagages. Je rangeai soigneusement mes jouets. J'allai dire adieu à la ferme, aux poules, aux canards, au cheval, à tous en un mot. Mais quand vint le moment de partir, mon enthousiasme tomba d'un seul coup. Je me cramponnais aux jupes de grand-mère, je pleurais, je sanglotais.

Je la revois encore, appuyée à la barrière blanche et agitant son mouchoir, jusqu'à ce que la voiture eut tourné le coin de la route.

A l'arrivée chez mon père, je vis une jeune femme qui me tendait les bras. C'était ma nouvelle maman. Il s'était remarié. Je n'avais pas connu l'autre. Celle-ci était jolie et douce, je l'aimais aussitôt. Elle me prit dans ses bras et me berça avec de tendres chansons, pour consoler le petit garçon d'avoir quitté son grand-papa et sa grand-maman.

Elle fut une vraie mère, pas une belle-mère, mais une MERE. J'habitais désormais à Hopedale, dans l'Ohio, petit village de cinq cents âmes. Pour la première fois, j'y appris à jouer avec d'autres petits garçons. Mes camarades favoris furent Holly et Tommy avec lesquels je grandis de conserve.

Six ans... L'école... aux vacances, je retournais à la ferme de Pennsylvanie. Quelle joie, l'année où l'on emmena Holly et Tommy, je leur fis visiter mon domaine et leur révélai mes trésors.

Ce fut à huit ans, que j'eus mes premiers soucis d'avenir. J'avais décidé de devenir docteur. Ceci à la suite d'un accident; une voiture m'avait renversé dans la rue et blessé à la tête. Le docteur venait me voir chaque jour, et cet homme extraordinaire, qui transportait, je l'aurais juré, des secrets magiques dans son sac noir, capta mon admiration et ma ferveur respectueuse.

Ma mère, à qui je confiai mon ambition m'approuva gravement. Papa et le docteur aussi. A dater de ce jour, et jusqu'à ce que je fusse piqué de la tarentule de la scène, tous mes efforts, tous mes instants furent dévolus à l'étude de la médecine.

J'étais solide et robuste, mais en toute sincérité, je n'étais pas un génie intellectuel. J'exécrais les mathématiques, et leur préférais les langues vivantes et l'histoire. Par exemple : je faisais merveille dans les équipes de football, de basket-ball, de base-ball et d'athlétisme. Mais sorti du sport, je ne savais que faire de mes mains, larges pattes d'adolescent timide, ni de mes pieds lourdement chaussés.

Les petites filles me causaient une terreur sans nom. Je les aimais beaucoup cependant, mais en leur présence, je me sentais paralysé. J'enviais farouchement les camarades qui savaient si bien rire, plaisanter, les taquiner sans rougir jusqu'à la racine des cheveux et sans bégayer d'émotion. Taciturne?... peut-être, je n'ai jamais eu des quantités d'amis. Deux ou trois compagnons sincères me suffisaient. Et puis... je vais vous le dire tout bas... j'étais amoureux. Personne ne l'a jamais su, l'intéressée moins que tout autre. Mais pas amoureux d'une manière précise. De toutes les filles, chacune à leur tour. Celle-ci parce qu'elle avait de beaux cheveux. Puis, quand le charme s'était épuisé, je ne pensais plus qu'à celle-là parce qu'elle révélait de jolies fossettes en souriant et ainsi de suite... Je continuai à grandir. Mon père avait quitté le puits de pétrole et acheté une jolie petite ferme. Il me fallut quitter Hopedale, mes amis et mes amours platoniques, autant que secrètes. Je me retrouvai dans une atmosphère qui me rappela ma prime enfance et je fus consolé de la séparation. Puis, mon père m'acheta une Ford pour me rendre à l'école distante de six milles (9 kilo-



Il y avait une époque où les jeunes filles lui causaient une terreur sans nom, et en même temps il était amoureux de toutes... Le voici, toujours timide, entouré de tant de jolies figures! Mais, cette fois-ci, c'est dans un film!

Clark Gable conserva toute sa vie un amour pour la vie en plein air. Sportif accompli, il consacre ses moments de liberté à l'élevage des chevaux, pour lesquels il a une affection particulière.

EXCLUSIVITÉ "VEDETTES"

Traduit et adapté par
HENRI D'ALZON

mètres environ). Vous pensez si j'en fus ravi. J'en profitai pour retourner à Hopedale de temps à autre.

Je conquis enfin mon premier diplôme. Grande conférence à la maison. Je tenais toujours pour mes études médicales. Fermier comme mon père?... non, cela ne me disait rien. Mais alors il me faudrait gagner moi-même de quoi payer les études (1). Mes parents consentirent à me laisser partir pour Akron, à la recherche d'un emploi. Deux camarades de Hopedale ayant décidé de m'imiter, il fut convenu que nous partirions ensemble. Ma mère me tint, avec l'éloquence du cœur, un petit discours que j'écoutai en refoulant mes larmes d'émotion. Ce qu'elle me dit pendant qu'elle procédait aux derniers préparatifs, influença le cours entier de ma vie.

Je partis seul cependant. Mes camarades, à la dernière minute, étaient partis directement de Hopedale et dans cette gare d'Akron, l'heure que j'attendis avant l'arrivée de leur train me parut la plus longue que j'eusse vécue.

Trois oiseaux qui s'élançaient hors du nid pour la première fois, c'était à qui étalerait le plus d'assurance, mais sous cet air de bravade, nous étions affolés de nous sentir là sans aile tutélaire. Après avoir choisi nos chambres à l'hôtel, nous errâmes par la ville, le cœur lourd malgré nos rodomontades.

Mon premier emploi!! Chargé de la surveillance des pendules dans une grande usine de caoutchouc. Hourrah!!...

Avouer mon âge?... Vous n'y songez pas! J'avais vingt ans, oui Monsieur, pas un jour de moins et je gagnais... voyons... 100 dollars par mois. La fortune quoi! Hélas, combien de fois y pensais-je en soupirant à ces cent dollars mensuels par la suite...

Il ne fallait pas oublier mes études, puisque je n'étais venu que pour cela. Je me fis inscrire aux cours du soir de l'Université d'Akron. De même que mes camarades, je n'avais pas assez d'argent encore, pour m'offrir les cours réguliers du jour.

Et maintenant, attention à la bifurcation. Nous n'allons pas tarder à l'atteindre.

A cette époque, il y avait une troupe en tournée au théâtre d'Akron. Je m'empressai de passer au spectacle toutes les soirées qui n'étaient pas retenues par les cours de médecine. Ces gens me fascinaient et m'inspiraient une admiration éperdue. J'avais eu l'occasion de croiser, dans la rue, des artistes, hommes et femmes, et ils me semblaient appartenir à une race merveilleuse issue d'un autre monde.

Un jour—oh! ce jour!!—je vis s'asseoir à MA table, au restaurant, deux artistes de la troupe, je parvins à engager une conversation. Je me rends compte aujourd'hui combien ils durent s'amuser de mon émotion. Je ne mangiai pas, la moindre bouchée m'eût étranglée. Mais ils se montrèrent cordiaux et m'invitèrent à visiter les coulisses. Je crus défailir de bonheur. La classe? au diable ma classe. Elle ne me verrait pas ce soir-là. Et puis d'abord, quelle idée biscornue de me faire docteur? Rien n'était comparable à l'ivresse de devenir acteur. A partir de cette date... historique (1), je fréquentai les artistes et j'accumulai une dose suffisante d'audace pour demander à entrer dans la troupe.

Je fus pris. Pas dans la troupe, mais au théâtre; on me donna des besognes aussi diverses qu'imprévues. Je n'étais pas payé, bah! j'avais toujours mon emploi diurne à l'usine. Ah! les cours du soir étaient loin, ils n'avaient jamais existé.

Peu à peu, j'obtins des petits rôles muets. Je fis partie de la foule, je fus le valet de chambre ou le maître d'hôtel qui introduit un personnage. J'appris à me maquiller. En un mot, j'appris à me tenir convenablement sur une scène, à marcher avec aisance, sans buter tête première dans un portant.

Le réveil fut brutal. La mort frappa de nouveau mon pauvre père dans ses affections. Sa seconde femme disparut. Ma peine fut immense. Je perdais mon amie la plus chère. La ferme fut vendue. Mon père retourna aux puits de pétrole, dans le Oklahoma cette fois. En cours de route, il s'était arrêté à Akron pour tenter de m'emmener, mais j'avais le théâtre dans le sang.

Des lettres me parvinrent. J'y lus entre les lignes toute la tristesse d'un homme seul à l'automne de sa vie. Pouvais-je le délaissier?... le débat fut bref et douloureux. Je partis.

Quelques jours plus tard, j'étais à ses côtés. J'avais pour apaiser le déchirement causé par l'abandon de la carrière que j'aimais, le sentiment que j'avais fait mon devoir.

Le travail était rémunérateur. Mais comme j'aurais abandonné avec joie ces douze dollars quotidiens, pour mes amis d'Akron et l'emploi bénévole dans leur troupe...

(Voir suite page 22.)

(1) Ceci est chose courante aux Etats-Unis où un grand nombre d'étudiants travaillent en dehors des heures de classe.



Le plus grand succès de Clark Gable : «New-York-Miami», avec Claudette Colbert.

PHOTOS ARCHIVES

Elegant, désinvolte, le sourire moqueur aux lèvres, voici Clark Gable, le Don Juan de l'écran américain.

LE THÉÂTRE

Nous avons été gâtés cette semaine. Plusieurs théâtres parisiens ont renouvelé leurs affiches, et parmi les nouveautés qui nous ont été présentées, il en est d'une valeur tout à fait exceptionnelle.

Mettons au premier rang de celles-ci *Le Rendez-vous de Senlis*, que joue la Compagnie des Quatre-Saisons au Théâtre de l'Atelier.

André Barsacq nous avait présenté lui-même, dans un de nos récents numéros, cette comédie nouvelle de M. Jean Anouilh, l'heureux auteur dont les actes se succèdent sur plusieurs scènes et connaissent partout la même faveur du public.

Mais *Le Rendez-vous de Senlis* est une œuvre vraiment exceptionnelle. Nous ne dévoilerons rien, ici, de son intrigue attachante comme un roman policier. Disons seulement que l'on a rarement occasion d'applaudir, en une même soirée, les meilleures scènes de vaudeville et les plus émouvantes de tragédie.

Un passage, notamment, où les deux interprètes « vivent » cinq minutes de bonheur, amène une émotion à laquelle le plus endurci ne sait résister.

Ajoutons que la pièce est non seulement fort bien montée, mais encore excellemment jouée. Si l'on a pu, parfois, reprocher aux comédiens des Quatre-Saisons de tomber trop facilement dans le genre « farce », aujourd'hui chacun joue vraiment la comédie. Aucune de ces charges qui nous ont quelquefois gênés, aucun effet forcé : de l'excellent théâtre joué par une troupe homogène où chacun donne la pleine mesure d'un sûr métier et d'un talent certain.

Nous étions, jusqu'à présent, habitués surtout aux compositions étonnantes de Michel Vitold, nous ne saurions oublier son hallucinante création dans *Les Chevaliers de la Table Ronde*, son pittoresque lord dans *Le Bal des Voleurs*, mais nous avons,



MICHELE DARTHEUIL
que vous applaudirez, la semaine prochaine, au Théâtre de l'Etoile, dans "La Tante Anna".

aujourd'hui, devant nous, un jeune premier dramatique de la meilleure classe.

Jean Dasté a composé une silhouette extrêmement amusante d'un vieux comédien raté, mais consciencieux. Il est admirablement secondé par Madeleine Geoffroy.

Monelle Valentin est une petite femme cynique, sensuelle, vicieuse, mais chez qui il reste pourtant cette étincelle qui, si le bon souffle l'atteignait, pourrait l'embraser toute et en faire une sainte.

Georges Rollin trouve l'un de ses plus beaux rôles; il est antipathique à souhait et lorsque l'on connaît ce charmant comédien, ceci n'est pas un mince compliment.

Denise Bosc apporte toute sa fraîcheur et sa candeur; elle est vraiment cet amour virginal et pur qui a raison de toutes les laideurs.



Une pittoresque scène de "L'Amant de Bornéo".

Robert Le Flon est un maître d'hôtel précieux, prétentieux très « extra » de grande maison : il est hurlant de vérité.

Lise Berthier, Marcel Pérès, Suzanne Dalthy, Marcelle Monthil, sont, en tous points, dignes de leurs camarades.

Voilà un excellent spectacle qui fera, nous n'en doutons point, une longue carrière.

L'on passe, aussi, une excellente soirée au Théâtre Daunou avec *L'Amant de Bornéo*, la spirituelle comédie de Roger Ferdinand et de José Germain.

Comment, pour l'amour de la belle Huguette Duflos, Jean Tissier, modeste imprimeur provincial, se transformera-t-il en un intrépide explorateur; comment la belle comédienne, influencée par le verbe conquérant de son nouvel amant, quittera-t-elle son riche banquier et son inquiétant gigolo, Jean Paqui, pour aller filer le parfait amour sous les palmiers de Bornéo... aux environs de Paris, c'est le secret des auteurs qui, une soirée durant, nous obligent à rire à tous instants. Ajoutez à cela les incidents que provoque Baromètre, un étonnant lionceau, ou ceux qu'occasionne un farouche Vendredi issu d'une tribu d'anthropophages (mais dont on découvre que, plus simplement, il est né à Montmartre) et vous devinerez combien *L'Amant de Bornéo*, avec ses réparties cocasses, permet de passer une bonne soirée de détente.

Dirons-nous qu'Huguette Duflos est toujours plus belle, plus jeune, plus séduisante, et que toute la salle a pour elle les yeux de l'amant de Bornéo? Que Jean Tissier est Jean Tissier, avec toutes ses fantaisies timides qui n'appartiennent qu'à lui? Que Lhuis sait doser exactement ce qu'il faut de fantaisie imagination et d'autorité amicale, qu'enfin Jean Paqui arrive, dans un personnage aussi déplaisant à le rendre sympathique, tant il est gentillette, grâce et élégance.

Tout le reste de la distribution est parfaitement à sa place, et particulièrement l'excellente Mme Dartigue qui, avec sa conscience et son talent habituels, a fait une très pittoresque création de fidèle habilleuse.

VIOLETTE FRANCE.

Badinages



« Vous arrivez bien, nous dit Marie Bizet. Justement je répète, au saut du lit, en robe de chambre. C'est une nouvelle chanson « Swing ». Vous êtes étonné de ce changement de genre?... Moi aussi ! »



« Mais si, je reste quand même Marie Bizet ! Tenez, je vais vous chanter ma grande chanson « dramatique » (?) ; vous savez bien : « Le Chasseur de baleine. »



« Dans cette vitrine ? Là, ce sont tous les insignes des régiments où j'ai été chanter pendant la guerre. Pensez si j'y tiens ! D'ailleurs, vous savez, je suis plusieurs fois marraine d'escadilles, de bataillons, de compagnies ! »



« Mais je dois sortir. C'est dans cette armoire que sont mes chapeaux. Hélas ! on voit bien que plusieurs siècles nous séparent, elle et moi ! En arriverai-je à bout ? »



« J'ai décidément horreur de choisir un chapeau. Dites, lequel dois-je mettre ? Le pointu ? Le rond ? La cloche ? »



« ... Oh ! puis, zut ! Avec ou sans chapeau, j'ai quand même toujours une bille de clown. Sortons donc nu-tête... et tant pis pour la modiste ! »

Cet amateur de courses au trot de Vincennes rencontre un jour devant sa porte une voiture de laitier :

Le cheval lui dit : « Bonjour, Monsieur ». Un peu étonné, l'amateur lui dit : « Bonjour. »

— Je vous connais, dit le cheval, vous êtes un amateur de courses au trot, or, je suis, moi, Pégase IV, et suis arrivé premier en 1932, au prix Cambacérés.

— Vous avez bien changé, répliqua l'autre.

Le laitier sort à l'instant, le monsieur le complimente pour ce cheval extraordinaire, et le laitier remontant sur son siège de répondre : « Oh ! il vous a raconté son histoire, il n'est jamais arrivé premier, il n'était que second. »



CERTAINES salles de spectacle, le samedi et le dimanche, donnent deux représentations sans qu'il y ait d'intervalle — ou presque — entre la matinée et la soirée. Les artistes n'ont donc guère le temps de se reposer. Aussi éprouvent-ils le désir — bien légitime d'ailleurs — de ne pas être dérangés pendant leur court moment de répit. Au théâtre des Ambassadeurs, Fernand Gravey et André Luguet ont affiché à la porte de leur loge à l'intention des visiteurs, un avis que nous rapportons. L'un en vers, l'autre en prose. Voici l'art poétique d'André Luguet :

O toi, qui que tu sois, ami ou quémendeur,
Respecte mon sommeil au moins durant cette heure
Unique où nous prenons, entre deux « reluisantes »,
Un instant de repos, sans repas. Si tu tentes,
Malgré cet avis, de forcer la consigne,
De ma mauvaise humeur, tu sentiras le poids.

RENVOI

Apprécie doucement la saveur de ces lignes
Sur la pointe des pieds... reviens une autre fois...

et l'art prosaïque (!) de Fernand Gravey :

La direction est instamment priée les jours de matinée de respecter la jouissance du local réservé au génial artiste Fernand Gravey en s'abstenant de tout bruit suspect ou exclamation susceptible de réveiller le dormeur avant l'heure H. Toute infraction à cette ordonnance coûtera à la direction un repas à tous les artistes sans ticket.

Au moins, on sait à quoi s'en tenir !



MAURICET, plus jeune et plus spirituel que jamais, habite un charmant petit pays de grande banlieue. Comme il ne peut rentrer chez lui tous les soirs, lorsqu'il joue, il téléphone le matin pour savoir s'il y a du courrier. Il demandait donc l'autre jour, le N° 12, et on lui a donné le 11.

Comme il réclamait, la téléphoniste lui répondit ingénument, marquant une bonne volonté évidente :

— Excusez-moi, Monsieur, mais le 12 était occupé.



PENDANT la guerre, ce célèbre acteur était officier téléphoniste. Un général, en tournée d'inspection, passe devant lui, le reconnaît, s'arrête net et dit :

— N'êtes-vous point X..., que j'ai souvent applaudi ?

— Oui, mon général.

— Et ici, que faites-vous ?

— Officier téléphoniste.

— Qu'est-ce qui vous a donc désigné pour ces fonctions ?

— Je vais vous dire, mon général, à Paris, je suis abonné au téléphone.

JACQUELINE, elle, arrivera au cinéma par le théâtre.

Sa mémoire enregistre facilement les longues tirades; toute gosse, elle amusait ses camarades par des jeux de physionomie; dans les réunions de famille, elle est le gros succès.

En passant, je lui conseille de ne pas imiter au bureau les exploits de la gentille et depuis célèbre Gaby Basset, une des meilleures interprètes de *Feu de paille*.

A quinze ans, Gaby était dactylo, mais suivait avec passion les moindres faits et gestes du cinéma et du théâtre. Ses camarades de travail connaissent son talent d'imitatrice et entendaient en profiter de temps à autre.

— Oh! Gaby! Fais donc Perchicot!...

— Perchicot? ça me va!

Il faut une scène. Gaby déplace sa machine à écrire et monte sur son bureau. Et la fillette chante, se contorsionne, fait assez de remue-ménage pour contenter son public (deux camarades) et attirer son patron. Celui-ci, moins satisfait, lui paie son premier cachet sous la forme des fameux « huit jours »!

Un malheur? Peut-être simplement une heureuse indication du hasard. Car peu de temps après, Gaby joue, cette fois pour de bon, aux Bouffes-Parisiens, à la Gaîté-Rochecouart, à Bobino, à l'Européen, et c'est le cinéma. Sans cette imitation de Perchicot, Gaby serait peut-être restée humble dactylo; elle est devenue grande artiste, elle préfère cela et moi aussi... Mais revenons à notre amie Jacqueline. Une recommandation peut la conduire dans une troupe renommée, elle y risquera d'attirer plus vite l'attention du cinéma sur elle. Sinon, c'est bien le diable si elle ne trouve pas l'occasion de s'inscrire dans un groupement d'amateurs (troupe de collège, de patronage, troupe villageoise). Jacqueline peut y attendre assez longtemps la consécration qui lui permettra l'entrée dans un groupement plus célèbre. Mais parfois, la chance aidant, elle risque d'être remarquée par un spectateur occasionnel, un écrivain en vacances, un metteur en scène de passage. Et c'est alors le grand pas vers le cinéma. (A suivre.)

tu seras

Star

PAR LE THÉÂTRE

Comment une petite élève studieuse devint



Gaby Sylvia, une de nos jeunes stars les plus applaudies, garde toujours cet aspect de petite fille espiègle et candide, pleine de simplicité charmante.

La voici dans « Face au Destin », un de ses premiers succès. (A suivre.)

« Oui, c'est grâce à mes débuts au théâtre que je fus sacrée vedette de cinéma. »



Gaby Sylvia

Gaby Sylvia est une simple, très simple grande fillette de dix-sept ans, qui rêve... de faire, elle aussi, du cinéma!

Faire du cinéma, petite Sylvia, c'est bien joli, c'est vite dit, mais pourquoi le cinéma viendrait-il vous prendre, lorsqu'il laisse dans la foule anonyme des milliers de jolies filles?

Jolie fille? Gaby l'est, et sans aucun doute. Et la glace de son sac à main assure un minois très parisien à cette enfant du Nord. Avec satisfaction, elle laisse le miroir parler: les cheveux sont aujourd'hui un peu négligés, certes, mais les yeux restent grands et beaux, le nez régulier, les dents bien sagement alignées, l'ovale du visage doit être plaisant, du moins on le lui a maintes fois dit...

Une décision. Gaby prend une décision: le cinéma n'ira certainement pas à elle, donc c'est à elle d'aller vers le cinéma. Et sagement, très sagement, elle va demander à Raymond Rouleau, grand artiste, aussi grand professeur, de lui apprendre ce nouveau métier qu'elle vient de se choisir.

Le tempérament volontaire de Gaby Sylvia contient difficilement l'anxiété qui l'assaille pendant les quelques secondes que mettent les yeux de Rouleau à juger son physique. Le beau rêve peut s'évanouir...

— Mademoiselle, essayez-vous!

Gaby respire. Elle peut encore tout espérer. En effet, dix minutes d'entretien suffisent à Rouleau pour noter: à l'air d'une écolière jolie, est intelligente avec beaucoup de volonté, doit arriver rapidement.

— Mademoiselle, êtes-vous pressée de vous voir confier un rôle au cinéma?

— ???

Gaby s'étonne que son futur professeur ait besoin de lui poser cette question! Mais celui-ci précise:

— Voulez-vous débiter presque immédiatement dans le petit rôle d'un petit film, ou préférez-vous attendre quelque temps le grand rôle d'un grand film qui vous sacrera vedette du jour au lendemain?

Gaby réfléchit. Elle sent trop bien que son avenir dépend de la réponse qu'on lui demande.

— J'attendrai, Monsieur, car je suis prête à tout pour réussir.

Rouleau a un sourire satisfait.

— Bien! Pour commencer, je vais vous apprendre à parler, puis à vous tenir convenablement sur vos jolies jambes, ensuite à utiliser au mieux votre sourire de petite fille, en un mot, je vais vous permettre de paraître sur une scène à votre avantage.

Sur une scène? Mais oui, c'est en effet une comédienne que Rouleau va tout d'abord former, une comédienne si sûre de son métier, qu'il pourra des planches du théâtre la transporter en toute confiance sur le premier plan du studio.

Et les leçons continuent. Gaby, la volontaire Gaby a appris à ne pas s'affoler en lisant des articles qui peuvent lui faire craindre qu'elle travaille en vain, perd même sa jeunesse: « Une jeune, qui n'avait jamais fait de cinéma, devient grande vedette! » « ...Du jour au lendemain Mlle X est sacrée star! » etc...

Sur les conseils de Rouleau, Gaby, elle, a choisi un autre chemin. Elle le sait plus long, bien plus long, ce chemin, mais on le lui a dit très sûr. Et Gaby travaille. Première récompense de ses efforts, au bout de deux mois de leçons, le théâtre lui fait déjà fort bon accueil en lui confiant des rôles intéressants dans de grandes pièces sur de grandes scènes: *Altitude 3.200*, au Théâtre de l'Etoile, *Les Vacances d'Apollon*, au Théâtre Pigalle, *Derrière la Façade* et *Virage dangereux*, au Théâtre de Minuit. Celle qui voulait être célèbre star est sacrée célèbre comédienne! Le cinéma serait-il donc oublié? Patience! Gaby n'y a jamais autant songé, car désormais, c'est pour elle un rêve dont son travail patient lui permet d'entrevoir la réalisation avec certitude, à la première occasion.

Et la voici cette première occasion. Un metteur en scène veut, pour son film *Le Ruisseau*, trois interprètes qu'il entend choisir hors du cinéma. Il ouvre un concours.

Dès l'annonce du concours, que de candidats, que de candidates! Et de toutes espèces: De 1.800 (dix-huit cents) espèces! Le bureau est surchargé de photos, photos de première communion qui ne laissent absolument rien deviner de la personnalité, photos en maillot de bain, en slip, révélatrices des qualités physiques de la concurrente. On retient quelques physiques. Reste à savoir quelle contenance ces jeunes personnes vont avoir devant la caméra! Les unes, intimidées, pleurent. Les autres, rient plus qu'il ne convient. Il y a dans tout ce défilé du bon, du moins bon et aussi du bien mauvais! Premier tri: la caméra élimine les moches. Seront tri: le son en fait autant pour les bègues et les timides. Le troisième et dernier tri appartient au metteur en scène qui, sur dix-huit cents candidats en retient... trois! Et Gaby Sylvia est du nombre!

Et voici immédiatement réalisée la promesse de Rouleau! Pour les débuts de Gaby, dans un grand film, un grand rôle! Dans *Le Ruisseau* le rôle primordial de la petite orpheline fuyant la pension pour suivre l'homme aimé. Et pour ce premier film, Gaby touche un véritable cachet de vedette: cinquante mille francs! Et voici comment la volonté, le travail, la patience, ont fait d'une petite fille la grande star Gaby Sylvia!...

Maurice BERTHON.

LE DUEL

est retrouvé

UNE EXCLUSIVITÉ " VEDETTES "

Juillet 1939... Dans les jardins de la villa d'Yvonne Printemps, à Neuilly, Pierre Fresnay surveille des prises de vues du film dont il est en même temps le principal interprète : « Le Duel », d'après Henri Bataille.



On tourne. Yvonne Printemps, l'héroïne du film, joue une scène idyllique avec Raymond Rouleau.



Récréation... elle s'amuse joyeusement sur l'herbe avec ses deux petits fox blancs, avant de recommencer de tourner.



Le jour tombe. Yvonne Printemps a quitté sa robe de mousseline et Pierre Fresnay n'a plus le masque attentif du metteur en scène. Le jardin est redevenu calme et paisible.

Nous verrons bientôt sur l'écran le film réalisé par Pierre Fresnay, *Le Duel*, d'après la pièce d'Henri Bataille.

Ce film a été commencé avant la guerre et, fatalement, les prises de vues ont dû être interrompues. Pierre Fresnay étant mobilisé, ainsi que ses collaborateurs directs.

Pourtant, au courant de l'hiver 1940, une permission spéciale a été accordée à toute l'équipe afin de terminer *Le Duel*.

Pendant la débâcle, le film a été égaré et, malgré toutes les recherches, on n'arrivait pas à retrouver ses traces. Tout récemment, les autorités allemandes ont pu mettre la main dessus et la bande précieuse fut restituée à Pierre Fresnay.

Le Duel fut tourné à Neuilly dans le délicieux jardin d'Yvonne Printemps, qui est la vedette du film, avec Fresnay, Raymond Rouleau, Raimu et Carretier.

Pierre Fresnay et Raymond Rouleau sont les deux frères, le médecin et le prêtre, épris de la même femme ; Raimu est un évêque devenu missionnaire.

Cette distribution, particulièrement brillante, est animée par Pierre Fresnay, qui se révèle un grand metteur en scène.

La paisible villa de Neuilly est envahie par toute la faune bruyante qui accompagne partout un appareil de prises de vues. On règle la prochaine scène...



Pierre Fresnay, vedette et metteur en scène, assiste à la projection privée de son œuvre.

Hiver 1940... Pierre Fresnay et l'opérateur Mattras obtiennent une permission spéciale afin de terminer « *Le Duel* ». L'opérateur et son assistant n'ont pas quitté leur tenue militaire.



BRUTS ET SONS

TOUTES LES DERNIÈRES INFORMATIONS

Le nouveau statut du cinéma français



M. RAOUL PLOQUIN

La production cinématographique a reçu, ces derniers temps, son nouveau statut. Celui-ci rend en théoriques impossibles les agrègements regrettables que l'on rencontrait fréquemment avant la guerre dans la production de films.

Il a été ainsi créé par le gouvernement le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique. M. de Carmoy a été désigné comme commissaire du gouvernement auprès de ce Comité et M. Raoul Ploquin comme directeur responsable.



M. DE CARMOY

LE DERNIER MOT DE LA TECHNIQUE

TOUJOURS PLUS VITE!

On va pouvoir cinématographier au millième de seconde!

On sait que la cinématographie ultra-rapide compte de très nombreuses applications, non seulement sur le plan spéculatif et scientifique, mais encore sur le plan industriel et pratique.

Jusqu'à présent, des dispositifs spéciaux permettaient d'atteindre jusqu'à 10.000 bonnes images par seconde. Ce chiffre, pourtant, était dépassé dans certains cas. Bien entendu, il ne s'agit plus de caméra. On procède soit par objectifs multiples démasqués par un disque tournant percé d'orifices disposés en spirale, soit en employant les procédés d'éclairage extrêmement brefs utilisés en stroboscopie.

Mais ces procédés ont été encore perfectionnés, et les résultats possibles, portés beaucoup plus loin par l'application aux appareils de MM. Seguin, de la technique du colonel Libessart, pour la photographie, par la Méthode des Ombres et l'emploi de l'éclaireur ponctuel inventé par lui. Il en est résulté un appareillage, également susceptible d'usage industriel courant, permettant la photographie au millième de seconde. Ce dispositif permet l'enregistrement des projectiles et celui de l'onde de choc, et, d'une façon générale, des ondes de pression dans l'air.

L'étude la plus sensationnelle réalisée en millième de seconde, a porté sur la détonation d'un cordeau détonant. La vitesse de propagation de la combustion le long du cordeau est de 6.250 mètres-seconde. Par un dispositif, le phénomène est enregistré avec un coefficient d'agrandissement de deux fois, et la vitesse enregistrée sur le film correspond à 12.500 mètres-seconde.

La photographie et la cinématographie au millième de seconde permettent principalement, les études de ballistique, et nous ne doutons pas que grâce à cette véritable révolution industrielle, nous ne puissions voir se réaliser des films documentaires et scientifiques du plus puissant intérêt.

Lyon, ville des films inédits

Un certain nombre de films inédits ont été projetés en première vision dans les salles de Lyon.

C'est ainsi qu'après avoir donné, pendant deux semaines, le film d'André Hugon, *Montin-Rouge*, le Pathé-Palace a passé, en première mondiale, le film de Marcel Pagnol, *La Fille du Puits*, avec Joséte Day, Georges Grey, Charpin, Milly Mathis et Fernandel. Ce film a remporté un énorme succès.

Battement de cœur, avec Danielle Darrieux, lui succède. En zone non occupée, il a été organisé, le mois dernier, une Semaine du Cinéma, qui fut instituée au profit du Secours National : tous les cinémas y participèrent. Le programme ordinaire, complété par les documentaires officiels, était précédé d'un appel au public, réalisé spécialement par Marcel Pagnol.

Des tournées de vedettes, en chair et en os, assurèrent la recette dans les halls et les salles. Celle-ci se composait d'un franc, versé par le directeur, un franc versé par le distributeur et un franc versé par le spectateur, soit 3 francs au total par place occupée. En outre, un tronçon à l'entrée et une caisse destinée à recevoir des dons de vêtements furent très généreusement garnis par le public. L'accueil fut excellent. C'est ainsi qu'à Marseille seule la recette dépassa un million de francs.

NOUVELLE VIE

L'ALHAMBRA - CINÉMA de Calais, fermé depuis mai dernier, avait beaucoup souffert des bombardements.

Grâce à l'énergie de son propriétaire, ce cinéma a pu être réouvert en quelques mois et remis à la disposition du public.

Il est inutile de dire avec quelle sympathie a été accueillie par le public cette énergique activité du sympathique directeur.



Un appareil de prises de vues flottant semble très confusable. À l'opérateur, surtout lorsqu'il se compare aux autres, qui, de leur côté, sont aussi en train de filmer, on a l'impression de se trouver dans un bain photographique.

DEVENEZ CRITIQUE

Nous avons annoncé que chaque semaine nous tirerions au sort trois lecteurs parmi toutes celles que nous recevons dans nos lettres qui, répondant à notre proposition, nous demandent d'assister à un spectacle pour en faire la critique.

Cette semaine, le tirage a désigné les bénéficiaires de cette innovation qui assisteront :

Pour le théâtre, au *Rendez-vous de Senlis*, à l'Atelier.

Pour le music-hall, au spectacle de l'A.B.C.

Pour le cinéma, au film *Louise*, au cinéma des Champs-Élysées.

Nos lecteurs trouveront donc prochainement les comptes rendus de ces soirées.

A qui le tour ?

Nouvelles des absents

★Goret, Mireille Ponsard, Fernand Sardou jouaient ces jours-ci à Marseille une opérette, *Le Port du Soleil*.

★Aux Variétés, à Marseille, a eu lieu la première d'une opérette de Jean Masse, musique de Vincent Scotti, *Itagnes*, et dont la distribution comprenait Thérèse Dorry, Monique Bert, Rivers Cadet, Lucien Callamand, Jean Kériem et André.

★Eve Francis et Jean Toulont ont joué, à Marseille, au Gymnase, *L'Annonce faite à Marie*.

★Au cinéma Odéon, à l'occasion de la deuxième vision du film *Strénaide*, la charmante vedette de ce film, Lilliane Harvey, a tenu la scène avec un très grand succès.

ERRATUM

Une malencontreuse « coquille » nous a fait dénaturer complètement la pensée de Jane Sourza dans le passage le plus sincère de sa confession.

La célèbre fantaisiste, qui est le grand malheur de perdre sa mère le jour de sa générale aux Deux-Anes, avait écrit : « J'ai joué mes sketches en rassemblant tout ce qui me restait de courage et de force. Ce fut le plus gros effort de ma carrière... »

Mais nos lectrices, qui connaissent les qualités de cœur et d'esprit de Jane Sourza, en lisant cette fin de carrière... » auront sûrement rectifié eux-mêmes.

PETITS CARACTÈRES D'AUJOURD'HUI

L'habitude du Cinéma

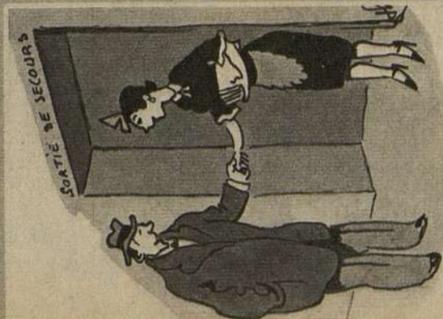
Texte et dessins de JOSEPH HÉMAR

L'habitude de cinéma n'est pas du tout cela : n'est pas la seule chose qui compte, c'est la proximité d'une salle de projection; si elle est située en face de son logis, sa satisfaction est complète, et tout le reste n'est que de second ordre.

L'habitude de cinéma reste fidèle à la salle qu'il a élue; qu'une autre s'ouvre non loin d'elle, il ira une fois ou deux par curiosité, et ce sera tout; il y est dépaycé, sauf cependant si elle est plus proche de chez lui que la précédente, auquel cas celle-ci sera nettement délaissée au profit de la nouvelle.

L'habitude de cinéma a « son jour » tout comme les mondaines et les hommes d'affaires; pour les uns, c'est le mercredi à cause du changement de programme; pour d'autres, c'est le samedi à cause de la grasse matinée du lendemain; pour d'autres, c'est le dimanche parce que jour de fête; pour d'autres, c'est le lundi ou le mardi, parce que l'affluence est moindre; ceux qui ont des enfants y vont le jeudi et les gens chic le vendredi; mais quel que soit le jour choisi, il est, de semaine en semaine et d'année en année, inamuable et définitif.

L'habitude de cinéma se place tout...



L ne faut pas confondre l'habitude de cinéma avec l'habitude de cinéma: l'habitude de cinéma est un être difficile, exigeant, d'esprit critique aiguisé, à l'affût du bon film, capable de courir d'un bout de Paris à l'autre pour le trouver et de faire une heure de trajet pour une demi-heure de spectacle; pour lui, la qualité de ce dernier passe avant tout, et lorsqu'il a joué de malchance, lorsque, après avoir sacrifié son temps et son argent, il tombe sur un navet, il se sacre, il jure, il se décolère, pas et pleure ses dix francs ni plus ni moins que s'ils représentaient la moitié de sa fortune.

compte de l'ineptie d'un programme; il le déplore tout le premier, mais cela ne le dégoûte ni de l'exploitation, ni de la projection; sept jours plus tard, on le revoit fidèle au poste et prêt à ingurgiter de nouvelles inepties; c'est une manière d'intoxiqué comme un fumeur d'opium ou un mangeur de haschich, à moins qu'il ne vienne par devoir en manière de mortification et pour ses péchés.

L'habitude de cinéma voit les films à succès deux ans après leur apparition dans les grandes salles; les films honnêtes un an après leur naissance et les mauvais dès leur sortie du studio; quant à ceux qui ne les connaissent pas, par qui-dire ou par ce que la direction de la salle s'est trompée.

Il est juste de dire qu'il s'en moque; il ne se dérange pas pour voir tel ou tel film; il se dérange pour aller au cinéma, c'est tout; le reste importe peu; devant la projection ses réactions sont nulles et ses réflexes inexistant; ce qui lui plaît, c'est d'avoir devant les yeux des images qui reviennent dans les oreilles des sonorités variées; avec cela, il est pleinement heureux.

JOSEPH HÉMAR.



L'envers du micro

PAR SAUDEMONT

IL court, il court le furet... Raymond Legrand est un peu comme le furet de la chanson. Certes, on peut le voir ou l'entendre avec son orchestre. Le voir dans les établissements où son ensemble se produit. L'entendre aux diverses émissions de Radio-Paris qui lui sont réservées.

Mais si l'on veut lui parler, c'est une autre affaire. Veut-on le rencontrer avant son entrée sur scène ? Il arrive en coup de vent, se fait faire la barbe par un de ses camarades, tandis qu'un autre lui coupe les cheveux (c'est une véritable association où il y a toutes les compétences). La peau est entamée... Le sang coule sur le maquillage. Vite une serviette. Il faut sauter sur le plateau; rien à faire pour placer un mot. Et cet excellent garçon qui ne veut faire de peine à personne et désire ne rien refuser, vous dit avec le sourire : « A tout à l'heure ! » Mais le temps de passer après son numéro de la salle dans les coulisses, vous ne le trouvez plus. Il s'est envolé. Est-il au studio ? En répétition, il est absorbé; en émission, il ne s'appartient plus. L'annonce de fin passée, le temps d'ouvrir la porte, il s'est encore échappé.

Parfois, entre une présentation sur scène et une émission à Radio-Paris, le temps suffit tout juste pour bondir d'un endroit à l'autre. Aux spectateurs du Normandie, fut réservée l'attraction supplémentaire de contempler, à peine le rideau tombé et Raymond Legrand saluant encore, tous les musiciens déboulant en costume par la salle à toute allure, pour gagner, à travers les couloirs, les locaux du Poste Parisien où ont lieu les émissions. L'orchestre disparu, c'était le basson qui revenait en piquant un cent mètres, rechercher son anche oubliée.

Et chacun à peine installé dans le studio, les lampes rouges du départ s'allumaient... C'était gagné de justesse.

L'orchestre Raymond Legrand est né pendant la guerre. Il fit ses débuts (ce qui ne signifie pas que ses membres fussent des débutants) aux postes d'Etat, où le signataire de ces lignes fut le premier à le présenter. Raymond Legrand est jeune et mince, visage ouvert. A quinze ans, il était chef d'orchestre à la « Transat ». Pendant deux ans et demi, il parcourut les mers. Quel beau rêve : la musique et l'océan !

Un jour, à Vera-Cruz, il arrive en hâte au bateau (il courait déjà !). Le navire venait de partir; cinquante mètres le séparaient du quai. Mais aucune chaloupe ne fut descendue pour pêcher le retardataire. Et Raymond Legrand resta seul avec quinze francs en poche et trois instruments : saxo, clarinette, violon. Il engagea cinq musiciens mexicains et fit une tournée en Amérique du Sud. Il jouait dans les fermes, à la terrasse des cafés. A New-York, il connut les meilleurs orchestrateurs. A Paris, il se fit l'arrangeur des orchestres de jazz. Et, la chance aidant, il est devenu ce qu'il est aujourd'hui : père de famille. Car son orchestre est une vraie famille. Il comporte une coopérative, un comptoir d'achat. La part est égale pour tous et cinq pour cent des gains sont réservés aux prisonniers musiciens des divers orchestres de radio et de music-hall.

Bel exemple de solidarité.



L'ORCHESTRE RAYMOND LEGRAND, C'EST UNE VÉRITABLE GRANDE FAMILLE EN UNIFORME BLANC ET NOIR, AUSSI UNIE SUR LA SCÈNE QUE DANS LES COULISSES.



LA SEMAINE A RADIO-PARIS



LA TRIBUNE DU JOUR.

La « Tribune du Jour » est toute mouvement de vie. Comme la vie, elle se transforme sans cesse, dans la forme et le talent, tout en restant rigoureusement fidèle à sa ligne, par la continuité dans l'expression de la pensée et des idées qui y sont développées dans la plus entière indépendance.

Car l'action intellectuelle et morale des différents orateurs accédant à cette tribune (artistes, écrivains, auteurs dramatiques, polémistes, historiens, sociologues, industriels, simples citoyens) converge vers des buts communs :

Le redressement de la France, l'établissement d'un ordre nouveau qui, laissant la place primordiale au développement de notre caractère et de nos sentiments nationaux, sera cimenté par l'esprit le plus largement humain.

LA MUSIQUE.

NOS SOLISTES. — Dimanche 9 février, à 11 h. 15.

C'est à 11 h. 15 au lieu de 10 h. 30 que « Nos Solistes », M. Jacques Février, pianiste, et l'éminente cantatrice de l'Opéra, Mme Renée Gilly, se feront entendre aujourd'hui.

PIERRE DORIAAN. — Dimanche 9 février, à 14 h. 45.

... le Troubadour du XX^e siècle qui, par son art si personnel, justifie cette appellation prestigieuse.

DE LA MUSIQUE PUREMENT FRANÇAISE.

Dimanche 9 février, à 16 heures.

Ce beau programme est composé d'œuvres s'étendant de la musique classique avec Lullu, à l'école moderne, avec Maurice Ravel.

DE L'OPÉRETTE. — Dimanche 9 février, à 18 h.

Une sélection des Cloches de Corneville, l'œuvre pimpante et gale de Planquette que l'on entend, toujours, avec plaisir.

JEAN SUSCINIO ET SES MATÉLOTS.

Lundi 10 février, à 11 h. 15.

Jean Suscinio et ses matelots interpréteront de leur façon originale et « prenante » les chants du marin, les chansons de bord qui composent le folklore nostalgique de la mer. Ces chants sont reliés entre eux par les commentaires appropriés de Jean Suscinio qui met, sur chacun d'eux, son accent particulier.

DÉJEUNER CONCERT. — Mercredi 12 février, à 12 h.

L'Association des Concerts Pasdeloup, sous la direction de Godfroy Andolfi, interprétera la Symphonie Fantastique, de Berlioz.

ANNIVERSAIRE DE DUPARC.

Mercredi 12 février, à 14 h. 15.

A l'occasion de l'anniversaire de Duparc, Charles Panzera interprétera certaines de ses mélodies, parmi lesquelles : La Vie antérieure. Connaissez-vous la blanche tombe ? Chanson triste. Invitation au voyage.

DÉJEUNER CONCERT. — Jeudi 13 février, à 12 h.

Mademoiselle Nitouche, interprétée par l'orchestre symphonique de Godfroy Andolfi.

FESTIVAL HAYDN-MOZART. — Jeudi 13 fév., à 17 h. 30.

BRAMHMS. — Vendredi 14 février, à 17 h. 10.

MM. Henri Merckel et Jean Hubeau interpréteront la Sonate en la majeur de Brahms.

L'OPÉRETTE VIENNOISE CLASSIQUE.

Vendredi 14 février, à 18 heures.

Cette émission réunira les Maîtres de l'opérette viennoise Johann Strauss, Suppé, Zeller, Millocker.

ÉMISSIONS FÉMININES ET ENFANTINES.

POUR NOS JEUNES. — Dimanche 9 février, à 14 h. 15.

Nos jeunes auditeurs écouteront avec un intérêt accru une nouvelle page de notre célèbre épopée : la Chanson de Roland. Ce chapitre est intitulé : « La vengeance de Charlemagne. »

SOYONS PRATIQUES. — Lundi 10 février, à 11 h.

LE MICRO EST À VOUS. — Mardi 11 février, à 11 h.

Critique Littéraire. Cet examen des romans récents les plus marquants prouve que le « mouvement littéraire » n'est pas en régression.

LE JARDIN D'ENFANT. — Jeudi 13 février, à 14 h. 15.

Retenez bien le titre amusant de ce conte : Histoire du perroquet qui n'était jamais content. La

mauvaise humeur de cet oiseau qui a la facilité d'imiter la voix humaine, vous mettra en joie.

Et vous entendrez aussi, les plus joyeuses musiques et les plus jolies chansons, choisies spécialement à votre intention et qu'interpréteront vos petits camarades de la troupe de Radio-Paris.

SPECTACLES ET DIVERTISSEMENTS.

REVUE DU CINÉMA. — Mardi 11 février, à 14 h. 30.

Mieux que l'analyse la plus judicieuse, les passages caractéristiques que vous entendrez des grands succès de l'écran vous donneront une idée juste de leur valeur et de leurs différentes qualités.



Au cours d'un reportage de Radio-Paris au Théâtre de l'Odéon, André Saudemont interviewe les interprètes de « Comment l'esprit vient aux garçons. » Photo Studio Harcourt.

PARIS S'AMUSE. — Mercredi 12 février, à 17 h. 30.

Montmartre! Cœur de Paris! Capitale de l'esprit! Ces affirmations devenues proverbiales, nous seront confirmées, si nous prenons la peine de grimper, avec André Saudemont, les pentes de la Butte célèbre.

REPORTAGES ET DOCUMENTAIRES.

VILLES ET VOYAGES. — Lundi 10 février, à 17 h. 30.

Titayna est, réellement, la vivante encyclopédie du monde géographique. C'est avec les Bernudes, au nord-est des Antilles, que nous accosterons aujourd'hui.

De talentueux artistes feront partie du voyage, et, par la musique et les chants évocateurs, situent l'ambiance du pays — les mœurs et coutumes de ses habitants.

(Réalisation radiophonique de Philippe Richard.)

PETITES IMAGES PROFESSIONNELLES.

Mercredi 12 février, à 16 h. 30.

C'est encore dans un monde relativement inconnu que Jacques Dutal nous fait descendre aujourd'hui. Descendre est le mot qui s'applique puisqu'il nous conduit dans cet extraordinaire réseau d'artères souterraines que constituent les égouts de la capitale et que Victor Hugo, dans un magistral chapitre des Misérables, nous a dépeint sous l'angle romantique.

UN QUART D'HEURE A TRAVERS LES SIÈCLES.

Mardi 11 février, à 16 h. 30.

La Vie rurale, sera le thème de ce voyage dans le passé. Il nous éclairera sur ce que fut l'existence de nos ancêtres dans le cadre rural où ils s'efforçaient d'établir, déjà, les bases d'une organisation sociale à laquelle des siècles d'efforts n'ont pu apporter, encore, que des progrès insuffisants.

LA VIE PRATIQUE.

LE FERMIER A L'ÉCOUTE

(Tous les jours, sauf dimanche, à 10 h. 45.)

M. Pierre Aubertin poursuit la série de ses cours qu'il parvient à rendre attrayants malgré l'aridité apparente du sujet, car en dépit du rude labeur que la terre impose, tout ce qui se rapporte à elle est empreint d'une certaine poésie.

DE LA VIE SAINTE. — Vendredi 14 février, à 11 h.

Faites une race forte! L'avenir, la santé, la vie des hommes dépend pour une grande part des soins qui sont donnés aux enfants depuis leur plus jeune âge. Or, les principes élémentaires de la puériculture sont trop souvent ignorés, et leur enseignement est encore insuffisamment généralisé.

Notre émission comble cette lacune et c'est le devoir de toutes les mères de famille de la suivre et mettre en pratique les conseils précieux qu'elle diffuse.

LE TRAIT D'UNION DU TRAVAIL. (tous les jours, à 10 h.)

Ce « trait d'union » social, si l'on peut ainsi s'exprimer, continue à relier employeurs et chômeurs dans l'intérêt de tous.

VARIETES.

LES ÉPHÉMÉRIDES

(Tous les jours, sauf dimanche, à 17 h. 55.)

Cette semaine, les agréables résumés de l'histoire anecdotique de Philippe Richard seront illustrés de grands portraits, celui du poète lyrique russe, Pouchkine.

Celui de Richard Wagner, le puissant compositeur allemand qui écrivait lui-même ses poèmes puisés dans les légendes nationales de la Germanie.

Il est à prévoir que Philippe Richard se livrera à un léger marivaudage... pour vous parler de Marivaux.

Et à l'occasion de l'anniversaire d'un illustre philosophe, physicien et géomètre français, il vous rappellera les raisons pour lesquelles on désigne communément la France comme étant la patrie de Descartes et de la logique...

(Tous les jours, sauf dimanche, à 15 heures.)

RADIO-ACTUALITÉ

Ces vivants reportages pris au centre même de l'action, recréant son ambiance, ne font pas uniquement « entendre » le récit d'un événement, mais vous donnent l'impression d'y assister, d'être un des acteurs de ces drames et de ces comédies qui se jouent, quotidiennement, sur la scène du monde.

ÉMISSIONS THÉÂTRALES ET LITTÉRAIRES.

HISTORIETTES À BATONS ROMPUS

Dimanche 9 février, à 10 h. 15.

C'est, en quelque sorte, appliquée à nos contemporains, une forme nouvelle des « Mémoires secrets » que Bachaumont publia au XVIII^e siècle. Les Historiettes à batons rompus connaîtront un succès égal à celui de ces fameux « Mémoires ».

PENSEES NOUVELLES POUR DES JOURS NOUVEAUX.

CHARLES DULLIN. — Dimanche 9 février, à 15 h.

... auquel l'art dramatique est redevable de tant d'heureuses réalisations, vous parlera « à propos de la réorganisation des théâtres ! ».

LE THÉÂTRE

MUSOTTE. — Dimanche 9 février, à 17 h.

Cette pièce en trois actes de Guy de Maupassant fut paraitre audacieuse, par son sujet, à l'époque de sa création, sur la scène du Gymnase, en 1891. Elle sera interprétée par la troupe de la Comédie-Française.

LE SAVIEZ-VOUS. — Lundi 10 février, à 14 h. 30.

... Même dans l'affirmative, vous gagnerez à écouter André Alléaut qui vous le rappellera d'une manière plaisante, en ajoutant, sans doute, un détail inédit, pour vous.

LA PROSE.

GUY DE MAUPASSANT. — Jeudi 13 février, à 16 h. 30.

Vous entendrez les plus belles pages du grand romancier français, sobre, châtié et réaliste, auteur de Bel Ami, Fort comme la mort, Une vie, et de contes remarquables.

LA POÉSIE.

L'ESPRIT DE LA TERRE. — Vendredi 14 fév., à 16 h. 20.

Cette émission poétique, présentée par André Alléaut, a trait aux œuvres de notre folklore national, à ce que nous nous permettrons de nommer : « La littérature de terroir. »

LA SEMAINE A RADIO-PARIS



9 FEVRIER 1941

DIMANCHE

9 FEVRIER 1941

8 h.: Premier bulletin du Radio-Journal de Paris.
8 h. 15: Bulletin d'informations de la R. N. F.
8 h. 30: Orgues et chœurs.
9 h.: « Ce disque est pour vous ». Musique demandée par les auditeurs.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: Historiettes à bâtons rompus.
10 h. 30: Quart d'heure de la valse.
10 h. 45: A la recherche de l'âme française. « Remplacer en ce monde les Grecs et les Romains ». Interprètes: Claire Croiza, Pierre Marin, Balpétré.
11 h. 15: Nos solistes: Jacques Février, Renée Gilly.
11 h. 45: Bulletin d'informations de la R.N.F.
12 h.: Déjeuner-Concert avec l'orchestre symphonique Godfroy Andolfi.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Radio-Paris Music-hall, avec Raymond Legrand et son orchestre.

14 h.: Revue de la Presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: Pour nos jeunes: La vengeance de Charlemagne.
14 h. 45: Pierre Doriaan, le troubadour du XX^e siècle.
15 h.: Pensées nouvelles pour des jours nouveaux. Causerie de Charles Dullin: « A propos de la réorganisation du théâtre ».
15 h. 15: Instrumentistes acrobatiques.
15 h. 30: Troisième bulletin du Radio-Journal de Paris.
16 h.: De Lull à Maurice Ravel.
17 h.: « Musotte », de Guy de Maupassant, interprété par la troupe de la Comédie-Française.
18 h.: « Les Cloches de Corneville », de Planquette.
18 h. 45: « La rose des vents ».
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).

LUNDI 10 FEVRIER 1941

6 h.: Musique variée.
7 h.: Premier bulletin du Radio-Journal de Paris.
7 h. 15: Bulletin d'informations de la Radio N. F.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: Des chansons, avec Germaine Lix et André Pasdoc.
10 h. 45: Le fermier à l'écoute.
11 h.: Soyons pratiques.
11 h. 15: Jean Suscinio et ses matelots.
11 h. 45: Bulletin d'informations de la R. N. F.
12 h.: Concert promenade.
12 h. 45: Quart d'heure avec Johnny Hess.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Suite du concert.
13 h. 45: Guy Berry et l'ensemble Wraskoff.
14 h.: Revue de presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: P. Sylva Erard.
14 h. 30: Le savez-vous? Une présentation d'André Alléhaud.
14 h. 45: Mélodies, par Mme Barbara Nikkisch.
15 h.: Radio-Actualités.
15 h. 15: Marcel Mule.
15 h. 30: Trois, bulletin du Radio-Jour. de Paris.
16 h.: L'heure du thé: Christiane Néré, Willy Butz.
16 h. 30: Maurice d'Arquian: « Mirage des Iles Caraïbes », lu par l'auteur.
16 h. 45: L'heure du thé (suite): Richard et Carry.
17 h.: La causerie du jour.
17 h. 10: Gus Viseur.
17 h. 30: villes et voyages: Les îles Bermudes.
17 h. 40: Erna Sack. 17 h. 55: L'Ephéméride.
18 h.: « Au carrefour », avec Marcel et Lorin.
18 h. 15: Quatuor Argéo Andolfi.
18 h. 45: La tribune du soir.
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).

MARDI 11 FEVRIER 1941

6 h.: Musique variée.
7 h.: Premier bulletin du Radio-Journal de Paris.
7 h. 15: Bulletin d'informations de la Radio N. F.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: Ballets.
10 h. 45: Le fermier à l'écoute.
11 h.: Le micro est à vous: Histoire illustrée de la femme.
11 h. 15: Voyage à vol d'oiseau. Une présentation de Pierre Hiegel.
11 h. 40: Emission de la Croix-Rouge.
11 h. 45: Bull. d'Informat. de la Rad. Nation. Franç.
12 h.: Déjeuner-Concert avec l'orchestre Victor Pascal.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Raymond Legrand et son orchestre.
14 h.: Revue de presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: La violoniste Renée Chemet.
14 h. 30: La revue du cinéma.
15 h.: Radio-Actualités.
15 h. 15: Chopin et Brancato.
15 h. 30: Troisième bulletin du Radio-Jour. de Paris.
16 h.: L'heure du thé: L'orchestre Cassard; A travers les siècles; Quatre et Une.
17 h.: La causerie du jour.
17 h. 10: Musique ancienne avec l'ensemble Pauline Aubart.
17 h. 40: Nos poètes s'amuse, avec Michelle Lahaye et Jean Galland.
17 h. 55: L'Ephéméride.
18 h.: Ah! la belle époque!
18 h. 45: La tribune du soir.
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).

MERCREDI 12 FEVRIER 1941

6 h.: Musique variée.
7 h.: Premier bulletin du Radio-Jour. de Paris.
7 h. 15: Bulletin d'informations de la R. N. F.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: L'ensemble Hohner.
10 h. 45: Le fermier à l'écoute.
11 h.: Cuisine et restrictions.
11 h. 15: Folklore français.
11 h. 45: Bul. d'informat. de la Rad. Nation. Franç.
12 h.: Déjeuner concert, avec l'Association des Concerts Padeloup, sous la direction de Godfroy Andolfi.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Guy Berry et l'ensemble Wraskoff.
13 h. 30: Le kaléidoscope sonore.
14 h.: Revue de presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: Mélodies de Duparc, interprétées par Charles Panzera.
14 h. 30: Interview d'artistes.
14 h. 40: Barnabas von Ceczy.
15 h.: Radio-Actualités.
15 h. 15: Mme Germaine Martinelli.
15 h. 30: Troisième bulletin du Radio-Jour. de Paris.
16 h.: L'heure du thé: Max Lajarrige, Mlle Moreau (chant); Petites images professionnelles; Jeanne Manet avec Wenno et Godoy.
17 h.: La causerie du jour.
17 h. 10: Quintette à vent de Paris.
17 h. 30: Paris s'amuse.
17 h. 45: Bel canto: Benjamino Gigli.
17 h. 55: L'Ephéméride.
18 h.: Ensemble Bellanger.
18 h. 45: La rose des vents.
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).

JEUDI 13 FEVRIER 1941

6 h.: Musique variée.
7 h.: Premier bulletin du Radio-Journal de Paris.
7 h. 15: Bulletin d'informations de la R.N.F.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: Les chanteuses de la Colombie.
10 h. 45: Le fermier à l'écoute.
11 h.: 15: Carnet de bal.
11 h. 45: Bulletin d'informations de la R.N.F.
12 h.: Déjeuner concert, avec l'orchestre symphonique Godfroy Andolfi.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Suite du concert.
14 h.: Revue de presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: Jardin d'enfants: Histoire du perroquet qui n'était jamais content.
14 h. 45: Le Cirque, une présentation du clown Bilboquet.
15 h.: 15: Radio-Actualités.
15 h. 30: Troisième bulletin du Radio-Jour. de Paris.
16 h.: L'heure du thé: L'orchestre Bachicha.
16 h. 30: La Prose: Guy de Maupassant.
16 h. 45: L'heure du thé (suite): Suzette Desty.
17 h.: La causerie du jour.
17 h. 10: Chez l'amateur de disques: Belles voix et grands chanteurs. Une présentation de Pierre Hiegel.
17 h. 30: Festival Haydn-Mozart.
17 h. 55: L'Ephéméride.
18 h.: Suite du festival.
18 h. 45: La tribune du soir.
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).

VENDREDI 14 FEVRIER 1941

6 h.: Musique variée.
7 h.: Premier bulletin du Radio-Journal de Paris.
7 h. 15: Bulletin d'informations de la R. N. F.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: Les chanteurs de charme.
10 h. 45: Le fermier à l'écoute.
11 h.: De la vie saine.
11 h. 15: La demi-heure de la valse.
11 h. 40: Emission de la Croix-Rouge.
11 h. 45: Bulletin d'informations de la R.N.F.
12 h.: Déjeuner-concert av. l'orchestre V. Pascal.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Orchestre Richard Blareau.
14 h.: Revue de presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: La 1/4 d'heure du compositeur E. Nérini.
14 h. 30: Coin des devinettes.
14 h. 45: Instantanés, avec Jean Tranchant.
15 h.: Radio-Actualités.
15 h. 15: Récital de violon, par Mme Masson.
15 h. 30: Troisième bulletin du Radio-Jour. de Paris.
16 h.: L'heure du thé: Josette Martin, le printemps de la chanson.
16 h. 20: L'esprit de la terre: « L'odeur de mon pays était dans une pomme ». Présent.: M. A. Alléhaud. Interprètes: C. Casadessus, J. Servières.
16 h. 40: L'heure du thé (suite): Improvisations au piano par Jean Pergola.
17 h.: La causerie du jour.
17 h. 10: Sonate en la majeur de Brahms, interprétée par Henry Merckel et Jean Hubeau.
17 h. 40: Puisque vous êtes chez vous.
17 h. 55: L'Ephéméride.
18 h.: L'opérette viennoise classique.
18 h. 45: La tribune du soir.
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).

SAMEDI 15 FEVRIER 1941

6 h.: Musique variée.
7 h.: Premier bulletin du Radio-Journal de Paris.
7 h. 15: Bulletin d'informations de la Radiodiffusion Nationale Française.
10 h.: Le trait d'union du travail.
10 h. 15: Succès de films.
10 h. 45: Le fermier à l'écoute.
11 h.: La chanson d'amour.
11 h. 30: Du travail pour les jeunes.
11 h. 45: Bulletin d'Informations de la Radiodiffusion Nationale Française.
12 h.: Concert promenade.
12 h. 45: Quart d'heure avec Jeanne Héricard.
13 h.: Deuxième bulletin du Radio-Journal de Paris.
13 h. 15: Suite du concert.
13 h. 45: Guy Berry et l'ensemble Wraskoff.
14 h.: Revue de presse du Radio-Journal de Paris.
14 h. 15: Mélodies interprétées par Lucienne Tragin.
15 h.: Radio-Actualités.
15 h. 15: Georges Boulanger.
15 h. 30: Troisième bulletin du Radio-Jour. de Paris.
16 h.: Raymond Legrand et son orchestre.
16 h. 40: Folklore des provinces françaises, présenté par les Présidents des Comités provinciaux français.
17 h.: Causerie du jour.
17 h. 10: « Du coq à l'âne ».
17 h. 45: Prévisions sportives.
17 h. 55: L'Ephéméride.
18 h.: La belle musique.
18 h. 45: La tribune du soir.
19 h.: Radio-Journal de Paris (dernier bulletin).



YOLANDA est revenue au Bœuf sur le Toit. Elle s'y retrouve bien chez elle. N'est-ce point de la coquette petite salle de l'Avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie qu'elle est partie, il y a quelques années, à la conquête de Paris? Aujourd'hui, alors que sa réussite est chose acquise, elle est revenue retrouver son vieil ami Moyses, et c'est un bonheur que de l'entendre à nouveau entre les deux célèbres pianos du Bœuf. Nous retrouvons son tour de chant si coloré, si plein de soleil; une innovation est à souligner, c'est le tango chanté au milieu du charmant ballet Wronska, qui anime de toute sa grâce, la fiévreuse mélodie de la belle Yolanda. Les attractions, comme à l'ordinaire, se succèdent avec Jacques Leduc, chanteur fort sympathique, Nogelia qui joue aussi bien de sa voix que de son accordéon, Christian Genty et enfin Betty Spell, trépidante fantaisiste.



NOTRE CONCOURS : êtes-vous photogénique ?



Le succès de notre Concours dépasse toutes les prévisions! Le service spécial chargé du dépouillement des bulletins de vote est littéralement submergé par la quantité de lettres qui arrivent à chaque courrier. D'ailleurs, la photographie ci-dessus, prise il y a quelques jours, peut vous en donner une idée approximative. Il faut donc que vous patientiez encore cette fois-ci... Mais dans notre prochain numéro, nous publierons enfin la liste définitive des 15 charmantes élues dans l'ordre du classement donné par nos lecteurs. La première gagnante aura le privilège de figurer en première page de notre numéro et occupera, par conséquent, la place d'honneur, réservée jusqu'à présent aux célébrités de la scène et de l'écran. Nous sommes certains que sa charmante figure, affichée dans tous les kiosques, attirera tous les regards!

Courrier de Vedettes

★Deux Provinciales des bords de l'Atlantique. — Votre pseudonyme est charmant, il ressemble à un titre de roman d'aventures... C'est entendu, vous lirez prochainement dans « Vedettes » la confession de Pierre Richard-Willim... Mais vous ne semblez pas très exclusives dans vos sentiments ni dans vos admirations, car vous nous demandez des nouvelles de plusieurs grands jeunes premiers de la scène et de l'écran... Pierre Blanchard n'est que de passage à Paris, on ne lui connaît aucun projet de théâtre, ni de cinéma... Charles Boyer, lié par un contrat qui date d'avant la guerre, travaille en Amérique, et la radio le retient là-bas autant que le cinéma.

★18 ans! — Monique Powell est certainement le benjamin de la chanson. Pourtant, ce n'est pas une débutante, puisque dès l'âge de 6 ans, elle jouait déjà chez Dullin. Ses grands yeux bleus ne lui permettent de ne chanter que de fraîches chansons. Elle passe en ce moment chez Micheline Grandier.

★Lectrice acharnée. — Votre acharnement est chose touchante et voyez comme vous avez raison, puisque nous avons longuement parlé de Bernard Lancret ou, plus exactement, qu'il vous a lui-même longuement parlé, et ce n'est pas seulement une photographie que vous avez eue, mais toute une série, plus une couverture. Etes-vous satisfaite?

L'adresse que vous nous donnez est-elle bonne? Permettez-moi, suivant la règle que nous nous sommes faite ici, de vous répondre en normand: « p'tête ben que oui, p'tête ben que non, mais tout à votre disposition, naturellement, pour vous transmettre une lettre.

★Annie Kerjean. — Bonjour, Annie Kerjean, votre idée de publier dans « Vedettes » des mots croisés ayant trait aux vedettes de cinéma, de théâtre et de radio est excellente... Nous allons y penser, bien que le manque de place ne nous permette pas de réaliser toutes les meilleures suggestions de nos lecteurs et amis... C'est un peu pour vous que nous avons demandé à Bernard Lancret d'écrire sa confession. Ainsi, vous avez de ses nouvelles maintenant... L'autre jeune premier dont vous nous parlez joue la comédie dans l'autre zone.

★Violette 7... — Votre pseudonyme est-il un hommage à la Violette? Ou un aveu de modestie?... Ecrivez à « Vedettes » pour avoir la photographie de Pierre Richard-Willim, qui oubliera ses camélias pour une si charmante Violette... Mais que va dire Marguerite Gautier?

★Mlle Josette Ancher. — Nous sommes tout disposés à transmettre votre photographie à Corinne Luchaire qui, certainement, ne refusera pas de vous la dédicacer... Nous pouvons vous procurer sa photo dans la collection « Vedettes », aux conditions indiquées.

★Mon cœur est à lui. — Voyez réponse à Corse rêveuse, mais vous ne pouvez pas en zone occupée. Essayez donc la télégraphie. Vous verrez bien.

★Une lectrice. — Nous demanderons pour vous les confidences de Jacqueline Francell; elle vient de chanter au Théâtre Marigny, dans « Les Baladins ». Vous trouverez prochainement sa photographie dans « Vedettes ».

(Suite page 23.)

Vedettes

Vedettes

LE CHARMEUR INCONNU

UN ROMAN INÉDIT

par

MARCEL BERGER

Résumé des chapitres précédents

Paul Plantier, régisseur au Poste Radio-Capitale, a été amené, certain matin, à remplacer, au micro, son ami le célèbre speaker et chanteur fantaisiste Roger Galambert, qu'avait enfermé sa femme jalouse... Ce jour-là, Plantier a dit de ses vers qui sont, par la voie des ondes, allés charmer, en Berry, une jeune fille, Claire Tréguier, malheureuse chez sa mère, remariée. Persécutée, Claire, un jour, a pris le train pour Paris, afin d'y retrouver... Paul, qui correspondait avec elle, toujours sous le nom de Galambert. La vieille maman de Plantier accueille provisoirement chez eux Claire Tréguier, qui a bien peu d'argent.

CHAPITRE IX

GAGNER SON PAIN (Suite)

Elles firent le tour des hypothèses qui s'offraient, et dont aucune, hélas ! ne semblait satisfaisante.

— Ce que vous devriez faire, tout au moins, mon petit... Il y a bien quatre jours que je voulais vous le dire...
— C'est ?
— C'est... d'écrire à votre maman ! Pour qu'elle ne croie pas que vous êtes morte.

— Je l'ai fait, madame. Mais j'ai posté la lettre de Vaugirard, afin de brouiller la piste.

— A la bonne heure ! C'est un point. Que lui disiez-vous dans cette lettre ?

— Que je travaillais. Que j'étais reçue dans la famille la plus exquise.

— Votre maman a dû respirer !
— Elle ? Je l'entends répéter : « Exquise ! Encore une injure pour nous ! »

— Cependant, dit doucement Mme Plantier, puisque l'expérience ne rend pas... Enfin, n'a pas l'air de rendre — c'est un fait — ce que vous attendiez... Il y aurait toujours une solution... Hum ! Vous me direz qu'évidemment, en ce cas, ce n'était pas la peine...

— Quelle solution, madame ?
— De faire à votre maman la surprise — la belle surprise ! — de rentrer chez vous...

(On excusera Mme Plantier. Mais la concierge lui avait fait une allusion qui ne lui avait pas plu.)

Claire Tréguier était trop fine pour ne pas sentir anguille sous roche.

— Non, j'écarte cette idée-là, dit-elle. Ce qui se passerait !... Je suis encore mineure... Mon beau-père serait capable de me couper les cheveux à ras... Par ailleurs, je ne veux surtout pas vous encombrer trop longtemps.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?
— Paul Plantier rentrait. Sa clef venait de tourner silencieusement dans la serrure.

— Elle veut partir. Elle est folle ! fit la maman désespérée.

— Est-ce qu'elle a trouvé quelque chose ?

Mis au courant, Plantier ne sut que suggérer six nouvelles démarches que Claire entreprendrait le lendemain.

La soirée, malgré tout, fut triste. Le jeune homme proposa d'emmener ces dames à l'Atelier. Mais toutes deux refusèrent.

Machinalement, il fit tourner le bouton de la T.S.F.

— Demain, vous aurez une rude journée, fit-elle.
— Ah ! Ah ! Vous croyez ?
— Oui, j'ai consulté les journaux. Vous présentez l'après-midi le jazz Colin et Colin.

— C'est vrai.
— Et le soir, vous avez votre « quart d'heure de fantaisie ».

— Hum. Oui. On me l'a changé d'heure.

— Je me réjouis de vous entendre.
— Hum ! J'y chante des chansons idiotes.

— Quand redirez-vous de vos poèmes ?
— Le public n'en raffole pas.

— Quand me les redirez-vous, pour moi ?
— Quand vous ne parlerez plus de partir.

— Comme si je pouvais rester toujours !
— Amorcé sur ce ton, l'entretien inclinait à devenir plus tendre. Les deux jeunes gens s'attardèrent, autour de la table familiale, Mme Plantier ayant demandé, discrètement, à aller se coucher de bonne heure.

La molle soirée de juillet, pas trop chaude, mais ensorceleuse, la trace des larmes sur les paupières de Claire à qui elles prêtaient une luminosité spéciale et comme un sensuel attrait...

Claire et Paul causèrent longtemps, ce soir-là, sur un pied d'intimité qu'ils n'avaient pas encore connu.

Ils échangèrent des impressions de leur jeunesse et de leur enfance. Mélancoliques et railleuses... Plantier avait de l'esprit, parfois. Il fit rire aux larmes la jeune fille avec des évocations de son service militaire.

— Et vos débuts, à la radio ?
— Il les lui conta gaiement :

— Au début, je n'étais que régis-

seur. Et puis, un matin, le hasard... Un chanteur fantaisiste célèbre, un de mes amis, étant absent, je l'ai remplacé au pied levé...

La soirée, décidément, se terminait mieux que ne l'avait fait présager cette journée fâcheuse. Paul avait pris le bras nu de Claire, le lui faisant ouvrir et fermer, admirant ingénument la délicatesse des tissus, la souplesse de la charnière.

— Hum ! Vous avez une de ces peaux...
— Il lui caressait le poignet :

— Une peau que, pour bien apprécier, ce qu'il faudrait... ce seraient les lèvres...

— Si ça vous fait tellement plaisir !

CHAPITRE X

LA GRANDE SCÈNE DU III

— Et alors, notre « Mignonnette » ? Pas possible, tu la séquestres ? fit Galambert, en pénétrant dans l'ancien bureau de Bactérius, où Plantier s'affairait devant une papeterie envahissante...

— Eh ! Je t'ai dit que je n'avais plus moi-même de ses nouvelles...
— C'est incroyable.

— Même son adresse ! Je cours après !
— Ça, qu'elle ne te l'ait pas laissée, ça dépasse tout.

— C'est que les choses se sont passées si rapidement ! Elle venait de débarquer, elle s'est fait conduire chez son oncle...

— C'était qui, son oncle ?
— Un... huissier.

— Je croyais qu'elle ne connaissait personne. Je croyais même que c'était pour ça qu'elle s'adressait à moi.

— Elle ne le connaissait pas beaucoup. Un beau-frère de son père...
— Un huissier ? Te rappelles-tu quelle rue... et quel nom ?

Paul Plantier, qui avait au front la sueur de l'angoisse, fit ici un violent effort afin de se remémorer le nom de cet huissier qui, certain jour, lui avait remis un exploit de la part d'on ne sait quel tribunal pour infraction aux règlements sur la circulation (non usage d'un passage clouté).

— Hum ! M^r Lavache-Bérolé, rue de Rome, quelque chose comme ça.

— Et, depuis, l'enfant est restée muette ?
— Ma foi, elle est peut-être malade... Elle... elle avait une forte migraine...

— Et toi, tu n'as pas essayé de l'avoir au téléphone ?
— Ça me répondait jamais libre.

— Mais pourquoi ne m'avais-tu jamais donné tous ces beaux renseignements ?
— On s'est si peu vus depuis...

— D'accord !...
Galambert, négligemment, s'était assis en face de Paul, et tirait à lui un vieux encrier de porcelaine, où il tapota longuement le bout de sa cigarette. Il dit :

— C'est que j'avais l'impression, figure-toi, que tu me fuyais...

— Moi, vieux Roger. Tu plaisantes ?

Il y eut subit changement de visage et d'attitude chez Galambert. La scène pivota vers le drame. Pour le mieux marquer, le vieux Roger donna, sur la table, un coup de poing qui fit tressauter l'encrier et jaillir sur le noisetier ciré, couleur marron sale, une flaque noire.

— Galambert ! murmura Plantier.

Roger, appuyé sur ses coudes, fixait sur le malheureux Plantier un regard dont la froide expression le bouleversa jusqu'à l'âme.

— Mon vieux, tu es un beau salaud !
— Hein ?
— Oui, un salaud en cinq lettres...
Qu'est-ce que je dis : il y en a six !

— Pourquoi ?
— Tu te regarderais rougir.

— Alors, tu sais ?...
— Parfaitement.

— Qu'est-ce que tu sais ?
— Je sais qu'on rencontre Monsieur dans les endroits de plaisir avec... une jolie petite femme.

— Les endroits de plaisir... Je voudrais bien !...
— Le « Dupont » de la gare Saint-Lazare. Est-ce exact ?

— Une seule fois, je lui ai offert l'apéritif.

— A « Mignonnette » ? Réponds.

— A « Mignonnette », avoua Paul.

— Donc, tu reconnais que tu la débauches...
— Au contraire, c'est pour l'empêcher...

— Tu la détournes de moi...
— Oh !...
— Tu lui as fait, de ce pauvre Galambert, coureur de femmes, vivre et noceur fleffé, un portrait tel que la fillette a préféré ne pas me voir.

Plantier était si pétrifié par la surprise et les remords qu'il ne pouvait que garder le silence... Il secoua la tête sans répondre.

— Dis que ça n'est pas vrai ?
Le régisseur prononça, avec effort :

— Je le dis.
— Jure-moi que tu ne m'as pas trahi.

— Ça dépend.

— Que tu ne lui as pas dit pis que pendre de Galambert ?
— Ça non ! Mais... c'est encore pis.

Roger fut interloqué :

— Quoi de pis que de me la chiper, car tu me la chipes... quand c'est de moi que cette enfant est amoureuse ?

Plantier fut à l'instant de gémir : « Mais toi, elle ne compte pas pour toi... Ou si peu... Tandis que je me suis si follement attaché à elle... »

Un besoin de sincérité le prit, un besoin absolu, morbide.
— Roger, fit-il... Le plus terrible... C'est qu'elle croit que moi, c'est toi.

— Comment ?
— Je l'ai vue éprise de Galambert. Ne l'ayant pas détournée tout de suite — une faiblesse ! — il était trop tard.

— Alors, elle m'attribue... ta tête ! Je suis poli !
— Que veux-tu !
— Et ta... ta voix ? Elle s'ima-

gine que tu es l'auteur de mes chansons ?
— Elle ne tient pas tant aux chansons.

— Vraiment... Elle est difficile !
Plantier risqua :

— Je me demande... si sa première lettre ne remonte pas à cette fois, cette fameuse fois...
— Quelle fois ? fit Roger, inexorable.

— Où je t'avais... Où je t'avais remplacé pour quelques minutes — Dis-moi tout de suite...
Le ton de Roger s'élevait, précurseur d'orage.

— Dis-moi que tu ne la trompes pas, en fait, que c'est de toi, au fond, qu'elle a le béguin.

— Non, non, je n'irai pas jusque-là, cria Paul, pour désarmer le sort.

Il se jeta dans un chemin de traverse :

— Et d'abord, elle n'a pas le béguin... Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
— Pour s'afficher avec toi dans tout Paris.

— Pas dans tout... Qui nous a rencontrés ?
— Ma femme. Moi qui ne lui parlais jamais de toi que comme d'un garçon sérieux ! Que comptes-tu faire ? reprit Galambert.

— Je compte, mais...
Il eut un geste :

— D'abord, je me rendais bien compte que ça ne pouvait pas durer. Au fait, ça vaut mieux...
— Où loge-t-elle ?
— Elle loge chez nous, dit Plantier.

— Chez vous ? Chez ta mère ?
— Mais oui.

— Rue Caulaincourt ?
— Parfaitement.

— Ta mère accepte cette situation ? Moi, quand je vivais avec la mienne...
— J'ai cédé ma chambre à la petite. Moi, je dors dans le salon, sur le divan... qui est trop court. Je suis extrêmement mal.

— Couches-tu avec elle ?
— Roger !
— Eh bien ! quoi, ce sont des choses qui arrivent !

— Tu n'as pas idée de ce qu'elle est... Une petite fille d'une fraîcheur... Une enfant...
— Elle a près de dix-neuf ans.

— Ma mère l'a prise en affection. Claire cherche du travail. Elle nous paie une pension... Il n'y a rien entre nous... Rien !... Elle va peut-être retourner chez elle...

Ici, Plantier se représenta avec tant d'intensité le départ de leur pensionnaire, il en souffrit tant d'avance, il s'accrocha si fiévreusement à l'espoir de profiter encore de leurs suprêmes jours en tête-à-tête... Et un tel mouvement de révolte le souleva à l'égard de cet ami si comblé et si égoïste, tyrannique, accapareur...

— Mon vieux, dit-il, je ne te cache pas qu'il y a entre nous... sympathie mutuelle. Pour moi, c'est si nouveau, c'est si... Tu ne vas, tu ne vas pas briser ça !
Sa voix qu'il avait grossie pour la rendre plus virile, impérieuse, s'était, sans qu'il prit garde, faite larroyante, suppliante.

Galambert en fut presque ému, sur le point de lâcher la partie. « Ma foi, songea-t-il, cette gamine, puisque c'est lui qui l'a appâtée, qu'il la ferre ! Je la lui abandonne... »

Une vieille coquetterie de bellâtre, un instinct de trustee, c'était ça, lui interdirent le geste fraternel. Et, par une roublardise insigne, une rouerie quasi féminine — les hommes à femmes sont des femmes ! — il sentit que Plantier lui-même... Eh ! ma foi, un brave type pareil, ça ne se prenait pas par la dureté, mais... par les bons sentiments !

— Mon petit, fit-il...
A cet instant, le groom pénétra, en affolé.

— Vous êtes là, tous deux, c'est du beau. On vous cherche partout. Mais c'est l'heure du jazz Colin et Colin !

— Diable !
Les deux hommes s'étaient levés. Pour mieux dire, ils avaient bondi. Leur service les appelait ensemble dans... Dieu, dans moins de deux minutes !

Le chef d'orchestre Kolin-Sprint les attendait, au studio III ; dans un état proche de la rage :

— Nom de Dieu ! Vous voilà enfin !
— Il n'est pas encore...
— Quand tout votre bon Dieu de présentation est à changer !

— Pourquoi ça ?
— Parce que j'inaugure mon jazz de nègres, vous ne saviez pas ?
— Non, je ne savais...
— Qu'est-ce que fout le Poste de ne pas vous prévenir ! Vous comprenez comme votre topo, où vous ne parlez que de mes jeunes Pierrots, comme ça tombait bien...
— Je vais couper...
— Ah ! non ! Je suis déjà court d'une minute. Arrangez-vous ! Et les Chaussures « Bipédo » qui vous patronnent ne se mouchent pas de cette oreille-là !... Et vous, Plantier, au lieu de rester à me regarder, vous feriez mieux d'y aller aussi d'une retouche. Attention, vous autres ! Ah ! ça y est, Freddy qui est absent, l'animal ! Qui est-ce qui va tenir les cymbales ? Et ça commence dans trente secondes !

— Ce fut après son premier intermède que Galambert fit signe à Plantier de l'accompagner hors du studio.

— Tu sais, pardon, dit le régisseur. Mais je dois rentrer dans deux minutes, pour annoncer...

— Il ne faut pas ça !
Galambert avait délaissé ses allures imprécatrices. Ce fut sur un ton d'insigne tristesse qu'il prononça :

— Ah ! mon vieux Paul... Si je pouvais te faire pénétrer dans ma sombre psychologie !

Galambert, en intellectuel, avait largement potassé, depuis qu'il montait vers le pinacle, le caractère du héros — du héros de littérature — dont indéniablement son charme et son pedigree le rapprochaient.

Don Juan de Tenerio, ce grand homme ! Le plus grand, probablement, avec Napoléon et Jésus-Christ ! Légèrement avant eux sans doute. Cet amant qui cherche toujours l'inconnue, sans jamais l'atteindre, qui, dans les bras — et un peu mieux — de ses plus radieuses contemporaines, continue d'être mortellement seul !

La solitude de Don Juan ! Sœur de la sienne, à lui, Galambert ! Toutes ces amoureuses dont aucune ne lui apportait l'apaisement, l'enivrement, l'exaltation !...

— Ah ! mon petit ! Ça a l'air idiot ! Je me trompe peut-être. Mais, « Mignonnette », tu ne te doutes pas de tout ce que j'attendais d'elle !

— Sérieusement ?
— Telle qu'elle se montrait dans ses lettres !

Telle que l'annonçait son portrait ! Cette enfant si chaste et brûlante ! Si loin de toutes ces Parisiennes frelatées, dont j'ai le dégoût !

— Mais, toi, ne lui ferais-tu pas du mal ?
— Jamais. Mon intention serait de l'entourer d'une prévenance si tendre, d'une gentillesse si respectueuse. Tu ne peux pas concevoir ça.

— Si ! Si ! Très bien !
— Enfin, mon vieux...

Roger consulta sa montre :

— Revenons, oui... Mais je m'en remets à toi... Rétablis-lui la vérité... Tu n'as pas autre chose à faire... Pour t'excuser, explique-lui que je t'avais confié cette mission de meubler son isolement, de tenir une sorte d'interim. Mais que maintenant, je suis revenu, que je veux la voir, le plus tôt possible, que je l'adore... Qu'elle me téléphone entre dix heures et dix heures et demie.

(A suivre.)



ON RENCONTRE MONSIEUR DANS LES ENDROITS DE PLAISIR AVEC UNE JOLIE PETITE FEMME...

GRACE A NOTRE CONCOURS

Etes-vous photogénique?

vous pouvez gagner
des billets entiers
de la...

LOTTERIE NATIONALE

LE SECRETAIRE GENERAL
L. J. TRANCHE
N° 625218
LE PRESIDENT DU COMITE ORGANISATEUR
N° 625219
N° 625220

*...et la fortune
vous sourira.*

A TRAVERS LES CABARETS

MONSEIGNEUR
Le compositeur
JEAN JAL
94, Rue d'Amsterdam



LE BŒUF SUR LE TOIT
43 bis, AVENUE PIERRE-DE-SERBIE (Ch.-Elys.)
CABARET - MUSIC-HALL
Dîners - Soupers - Spectacles
Tous les jours : Matinée 16 h.30. Soirée 20 h.



Les FARFELUS
5, rue Molière (Palais Royal)
CABARET - THÉÂTRE
SPECTACLE 20 H. 30 SAUF LUNDI



AU DINER du NIGHT-CLUB
SKARJINSKY présente
ROSE AVRIL - CLAUDINE SAXE
et tout un programme
6, rue Arsène-Houssaye Tél. : Ely. 63-12



SIROCO
15, rue de l'Arc-de-Triomphe
Cocktail - Restaurant
Cabaret



LE CÉLÈBRE CABARET Le Grand Jeu
Tous les soirs à 20 h. 30
présente la jeune révélation du chant
JANY SYLVAIRE



VARIÉTÉS ATTRACTIONS
Célèbre orchestre HOMÈRE TUERLINX
et ses virtuoses
58, rue Pigalle - Tri. 68-00



MONICO
LE CABARET CH. C. NET, GAI
DE MONTMARTRE
Attractions variées - Soupers - Bar
de 20 h. 30 au matin
66, rue Pigalle - Métro Pigalle - Tél. : Trinité 67-26



PATRIA
OUVERTURE
LE 21 FEVRIER
A 20 H.



A L'ABRI MICHELINE

Micheline Grandier m'a accueilli avec un grand sourire lorsque je lui ai demandé de me parler de la chanson. « Comme tout le monde, m'a-t-elle dit, je suis née dans un chou, mais la marchande qui me vendit chantait nuit et jour et, comme dans les contes de fées, je l'entends encore me dire : toi, tu aimeras et tu vivras pour la chanson. »

Nantie de cette bénédiction, Micheline Grandier se dirige vers la scène, mais au lieu de débiter au music-hall ou au cabaret, c'est le théâtre qui la happe au passage et c'est à l'Athénée qu'elle affronte pour la première fois les feux de la rampe, dans *La Dame de chambre*, de Gandéra, puis ensuite elle joue au Théâtre de la Madeleine *Manon, fille galante*.

Mais c'est vers le tour de chant qu'elle voulait diriger ses pas; aussi se met-elle au travail pour « monter son tour », selon la formule consacrée. C'est lorsque Micheline Grandier m'a parlé de ce grand travail préparatoire que j'ai pu me rendre compte de l'amour qu'elle voue à la chanson et je puis vous confier qu'elle obtint un grand succès dans son tour de chant bien personnel, emplî de charme, de gaieté et d'intelligence.

Ce sont ces nombreux succès qui l'amènèrent en 1937 à ouvrir « Le Cinq à Neuf », qui devrait s'appeler « Chez Micheline Grandier ». A cinq heures, au thé, dans un cadre charmant, Micheline Grandier et ses artistes nous abreuvèrent de chansons, de poèmes et d'histoires.

A 7 heures, dans la cave où est aménagé « L'Abri Micheline », on entend d'autres chansons, d'autres poèmes, d'autres histoires...

Micheline Grandier accueille chez elle les débutants et les autres qui ont comme elle l'amour de la chanson et c'est une grande famille qui chanté au « Cinq à Neuf ».

A FÉMINA

Plusieurs semaines et même des mois n'ont pu réussir à épuiser le succès de la Revue Paris-Plaisirs au Cabaret Fémina. Qui a connu, autrefois, la poussiéreuse salle de l'Abri se trouve tout surpris en pénétrant dans le sous-sol nouvellement aménagé de ce cabaret où tout est clair, pimpant et de bon goût.

La revue qui y est présentée est un prétexte pour présenter des jolies filles, dans des costumes élégants, originaux, d'excellent goût, la mise en scène est savante et les ballets fort bien réglés.

Maurice Fortier (le seul Adam de ce paradis) est très élégant et fort sympathique.

Il y a une chanteuse, Suzy Gossen, transfuge de l'opérette, dont on ne se laisserait d'écouter la jolie voix.

Jackie Coco, jeune fantaisiste, est trépidante. Lily Faess est une danseuse classique étourdissante. Claire Andersen est une danseuse fantaisiste de grand style et digne des plus grandes scènes de music-hall.

Enfin, Serge et Nenny sont des danseurs équilibristes, des acrobates scientifiques et charmants.

Il se dégage de toute cette revue une fraîcheur et un charme bien parisiens, et l'on ne saurait trop en féliciter les animateurs de ce nouveau cabaret dont le succès vient couronner très justement les louables efforts.

Le plus grand, le plus gai et le plus luxueux des CABARETS D'EUROPE
50 VEDETTES et 3 ORCHESTRES

Les meilleurs artistes mondiaux présentés par ALEX JYNX
dans une mise en scène de NIKY HOLMS
SOUPERS A TOUTE HEURE -- OUVERT TOUTE LA NUIT



MICHELINE GRANDIER

CARRÈRE
THÉ - COCKTAIL - DINER
Orchestre - Attractions
45^{bis}, rue Pierre-Charron



"Chez Elle"
LUCIENNE BOYER
et JACQUES PILLS
vous attendent chaque soir au
Dîner-Spectacle
16, rue Volney - Opé. 95-78



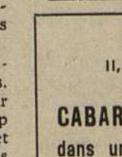
"L'ARMORIAL"
Rendez-vous de l'Elite
présente à ses Théâtres et Diners
GLADIREVSKI et son ensemble
Volga-Volga.
DJANGO REINHARDT
et son quintette du HOT-CLUB
14, r. Magellan. M^o Georges V. BAL 19 40.



LE FLORENCE
61, rue Blanche
ROSE CARDAY
et le formidable orchestre ALTON
SOUPERS SPECTACLES 20 HEURES



L'AIGLON
11, rue de Berri - Tél. : Balzac 44-32
CABARET - DINERS - ATTRACTIONS
dans une atmosphère de charme et d'art



INFORMATIONS MUSICALES



UNE RÉCEPTION TRÈS ANIMÉE SOUS LE SIGNE DU JAZZ

★ Février est le mois des pianistes; en effet, on annonce entre le 10 et la fin du mois, les récitals de : Jean Doyen, Walter Rummel, A. Borchard, Raymond Trouard, Jacques Février et Mme Roesen Champion. Mais sera-t-il le mois des violonistes ?

★ Pierre Fournier vient de jouer le Concerto de Schumann avec l'orchestre Gabriel Pierné, succès considérable du grand violoncelliste français.

★ M. Daudelot reçoit la visite, à son bureau, d'un violoniste de peu de talent. Celui-ci déclare, non sans modestie : « Il faut absolument que vous me trouviez un engagement cette semaine, car je me sens dans une forme qui ne saurait attendre... »

★ Il nous est agréable de signaler le beau succès obtenu par Josette Dave à son dernier concert à la Salle Pleyel. Son répertoire de chansons est d'un goût parfait, parfois osé, son style est toujours excellent, on se demande pourquoi une telle artiste ne chante pas dans nos grands music-halls.

★ A peine annoncé, le gala de la Croix-Rouge à la Salle du Conservatoire, a connu un tel succès que la location sera terminée avant la parution des affiches. Ce succès est imputable au programme superbe et à la générosité inépuisable des Parisiens pour les œuvres des prisonniers de guerre.



VINA BOYV, la grande chanteuse de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, donnera un récital à la Salle Pleyel, le dimanche 16 février, à 14 h. 30.

Le jazz français est vraiment en faveur, actuellement... L'autre soir, un de nos confrères avait organisé une fête pittoresque en l'honneur de cette musique « hot », à Montmartre, chez une jeune chanteuse, amie du rythme et qui est l'une des vedettes de la troupe du cabaret des « Farfelus ». Il y avait une foule de gens connus... et d'autres moins connus, parmi lesquels beaucoup de jeunes qui entrent dans la carrière ; en résumé : un cocktail d'artistes, musiciens compositeurs, paroliers, orchestrateurs, écrivains, auteurs dramatiques, peintres, dessinateurs, metteurs en scène... et de journalistes des spectacles.

Reconnus, entre deux airs très « swing », autour des tables fleuries : Charles Trenet, Corinne Luchaire, Michèle Dax, Yvette Dolvia, Jeany Burney, Joëguy, Jean-Marie Huard, Pierre Caron, Louis Moysès, Jacques Besse, Arlette Gleize, Christian Genty, Roger Nicolas, Jean Piverd, Pierre Fouad, Jean Michel, Van Caulaert, Michel Vauquair, Pierre Dueroeg, Claude Viriot, Jean Redon, Yann Loranz, Pierre Salas, Jean Carmet, Charles Delaunay, directeur du « Hot Club de France », Michel Montjole, animateur du groupement « Artès », etc. Au seuil du salon, les invités étaient accueillis par un saisissant dessin... très animé de Claude Lapape sur le jazz, au-dessous duquel se détachaient ces mots aimables : « Entrez vite et réjouissez-vous ! Ici, vous êtes bien chez vous... ».

Bien entendu, tous les disques les

plus « hot » défilèrent sur le plateau... du pick-up. Il y eut du rythme sur deux notes et sur toute la gamme, durant toute la nuit ! On regretta vivement l'absence des trois célèbres chefs d'orchestre du Hot-Club : Django Reinhardt, Gus Viseur et Alix Combelle pris par leur travail, et l'on se consola un peu en écoutant leurs derniers enregistrements.

— Comme il se devait, l'on trinqua à la santé et au succès grandissant du « dernier-né » des orchestres de hot français : « Le jazz de Paris. »

Avec une extrême simplicité, et séduit par une ambiance aussi sympathique que familiale, Charles Trenet — qui faisait une de ses premières sorties nocturnes... de rentrée parisienne — se mit au piano et chanta à ses amis, en primeur, ses toutes dernières œuvres, qu'il va bientôt créer : Terre. Les Bruits de Paris. Je fais la course avec le train. Un rien me fait chanter. (De savoureuses chansons de rythme)

Ce fut un « moment musical » délicieux... la vraie « minute-maison » de la réception ! Après quoi, l'auteur de Boum et les invités applaudirent d'autres intermèdes musicaux et, entre autres, celui de Michèle Dax, d'Yvette Dolvia et du jeune pianiste de jazz Jacques Besse, le benjamin des compositeurs, avec ses 19 ans...

Commencée à 9 heures, cette soirée agréable se prolongea simplement jusqu'à... 7 heures du matin : ce qui fit rater, à tous, le... premier métro !

Et, chose rare, qui vaut d'être notée : cette réunion ne fut pas « snob » ; c'est, sans doute, la vraie raison de sa réussite, avec d'autres encore...

CONFIDENCES SUR MA VIE

PAR CLARK GABLE

(Suite de la page 5)

UNE EXCLUSIVITÉ "VEDETTES"

La besogne aux puits me devenait plus antipathique chaque jour, je me mis à haïr ce qui m'entourait, les gens, le pays, tout !...

Et après un an de ce baigne, je me décidai à dire à mon père que je n'en voulais ni n'en pouvais plus. Il s'en montra très affecté, généreusement, il m'offrit de m'établir. Je n'aurais qu'à choisir un commerce qui me plairait. Je ne désirais qu'une seule chose, retourner au théâtre.

Peu après, je me retrouvais dans une petite troupe ambulante qui jouait chaque soir en un endroit différent. Evidemment, je ne fus pas engagé sur ma seule bonne mine. Je me sens rougir quand je pense au chapelet de mensonges que je débitai au manager sur tous les rôles que j'avais joués, durant une abondante carrière. Ma chance voulut qu'au moment où je me présentai, il avait besoin d'un artiste grand, large, à l'air farouche... et qui acceptât 10 dollars par semaine. Tout à fait moi en somme.

Durant deux années, je parcourus les Etats de l'Ouest. Ce fut dur, mais quels enseignements ! Je ne les échangerai pas pour un million de dollars. Des représentations dans de somptueux théâtres, dans des tentes, des baraques, dans des granges, dans des temples, oui des temples ! Je connus la faim et la misère.

J'interprétei tous les rôles imaginables, excepté ceux de femmes et de jeunes gens. J'étais trop costaud et — entre nous — trop maladroit pour ceux-là.

L'étoile de la troupe était Madame la Directrice. Une maîtresse femme de quarante-cinq ans qui connaissait la terre, toute la terre ou à peu près. Elle m'avait pris en amitié et m'encourageait

bien souvent, malgré les sarcasmes de mes collègues qui me conseillaient de retourner à mes puits de pétrole.

C'était la grande, la belle aventure. Artiste... J'étais artiste. Mon cœur se gonflait d'orgueil, quand, dans les petites villes, on me désignait du doigt dans la rue. C'était mon tour de susciter l'admiration. Mais voici un souvenir marquant :

On jouait Corinne au Cirque. J'étais le vieux père, le propriétaire du cirque. J'étais magnifique avec ma longue barbe de crépé. Du moins, je me jugeais tel. La représentation commença et se poursuivit. Arriva la scène capitale, celle où je reçois ma fille mourante dans mes bras. Le public était haletant. J'étais moi-même ému de mon propre talent, je commençai ma tirade. Boum... Boum... Boum... Boum...

Quatre grandes brutes firent leur entrée, en heurtant avec un bruit de tonnerre, le sol en planches de leurs formidables bottes.

Profondément offensé dans ma dignité de grande vedette, j'interrompis net mon débit, pour foudroyer les malotrus du regard et j'attendis qu'ils se fussent installés pour daigner reprendre mes lamentations dramatiques devant ma fille expirante.

A la chute du rideau, je vis s'avancer le manager et m'apprétei, avec un sourire satisfait, à lui souligner comment j'avais donné une leçon à ces quatre iconoclastes. Mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche. Le manager, appuyé de toute la troupe, m'agonit d'imprécations et j'appris ce soir-là (pour ne jamais l'oublier) qu'une représentation doit se poursuivre même si le feu se déclare, tant que l'ordre n'a pas été donné de l'interrompre.

J'appris également à me considérer avec un peu plus de modestie.

Ma fortune se décomposait exactement comme suit : deux années d'expérience, une expérience inégalable, un costume convenable et la somme de vingt-six cents dans ma poche (environ 6 fr. 50). C'est très curieux comme sensation, de se trouver en une ville complètement inconnue, sans autre argent devant soi, alors qu'on est jeune et qu'un vent hargneux de mars vous envoie de la neige fondue dans le visage.

Je pensais à ce que j'avais éprouvé jadis dans la gare d'Akron lorsque j'attendais mes deux camarades d'études. Cette fois, c'était plus grave. Il n'y avait plus la crainte de l'inconnu en mon cœur, il y avait du désespoir. Mon cœur me parut plus lourd qu'une pierre.

On s'était serré la main en se souhaitant bonne chance, mutuellement. La plupart des artistes s'engouffrèrent dans le bureau télégraphique pour lancer des S. O. S. Le souvenir de mon père et de la vie tiède qui m'attendait auprès de lui dans l'Oklahoma m'envahit avec insistance et, comme un automate, je m'en fus rédiger un télégramme à son adresse.

Je relus la dépêche et je la déchirai. Je ne voulais pas qu'il m'imaginât vaincu.

Je lutai ainsi avec moi-même jusqu'au soir. Puis je vis passer un train de marchandises à destination de Portland, dans l'Orégon. Portland?... Eh ! mais... j'avais des amis là-bas. Hop ! à bord du convoi sans perdre une minute. C'était le seul train possible.

(A suivre.)



★ France Flamme. — Votre lettre a été transmise à Raymond Legrand, dont je vous souhaite une bonne réponse. Vous avez déjà été rassurée sur Bernard Lancret par notre dernier numéro. Je n'ai donc rien à vous dire de plus à son sujet. Quant à l'autre artiste dont vous nous parlez, nous ne savons rien d'elle pour l'instant.



★ Monette. — Oui, c'est bien Jean Jol qui est le compositeur de « Il ne faut pas briser un rêve ». Vous pouvez d'ailleurs l'entendre dans ses œuvres au Cabaret Monseigneur. Entre deux chansons nouvelles, il est fort occupé par les aménagements de son bateau qu'il compte prochainement habiter.

★ XXX. — Vous nous demandez ce qu'est un assistant cinéaste ? Je pense que vous voulez dire plutôt un assistant de metteur en scène. Vous trouverez dans notre page « Variétés » un portrait savoureux du metteur en scène. Pour savoir ce qu'est son assistant, il faudrait presque une formule algébrique, car cet assistant

est à la fois une réduction sensible de cet être despotique et immatériel, comme aussi une puissance 3, 4 ou 5, suivant son âge, son esprit et son tempérament. Autrement dit, c'est un homme bon à tout, au dévouement de caniche, dont il convient que les nerfs soient bien solides, l'imagination rapide et vive et l'esprit de décision extrêmement poussé. A tout moment, son seigneur et maître peut lui demander les choses les plus extravagantes ; jamais il ne devra en paraître surpris (et il ne le sera pas, en fait) et, en un clin d'œil, les désirs en question devront être satisfaits.

Ses connaissances théoriques et pratiques doivent être illimitées. Il devra aussi bien connaître sur le bout du doigt tous les artistes quels qu'ils soient, présents, passés et à venir. Tous les détails historiques nécessaires aux nouvelles reconstitutions auxquelles il assistera sans broncher, etc.

Le moyen d'y parvenir ? Evidemment, il y a bien des écoles de cinématographie, mais dans le fond, rien ne vaut la pratique. N'est-ce pas en forgeant qu'on devient forgeron ?

Et tout cela fait qu'elle est de grande classe.

★ Denise Rideau. — Nous regrettons de ne pouvoir vous fournir les adresses que vous nous demandez. Outre que nous ne le faisons jamais, il ne vous servirait à rien de les avoir dans ce cas précis, les trois artistes dont nous vous parlez ne sont pas en zone occupée.

★ Membre du Hot Club de France. — Certes, il faudrait que nous parlions du jazz et de bien d'autres choses, mais voilà, il y a la terrible question du papier. Vous n'ignorez pas que cette dernière est fort rare. Dès que cela ira un peu mieux, nous augmenterons le nombre de nos rubriques.



PARIS reste PARIS

L'École Parisienne de Mannequins vient de rouvrir. Acquérez chic, allure, aisance. Formation de mannequins pour la couture. 51, Chaussée d'Antin. Renseign. 5 à 6 h.



APPRENEZ LA COIFFURE

ÉCOLE SAINT-LAZARE, 14, place du Havre (Métro St-Lazare) - Prix modérés. Facilités de paiement - Placement assuré.



SOURIEZ JEUNE... Dans toutes les restaurations des dents la vue de l'or est inesthétique. Tous les travaux : obturations, couronnes, bridges, etc., sont désormais rendus invisibles grâce à leur exécution en Céramique. Des spécialistes ont créé le Centre de CÉRAMIQUE DENTAIRE, 169, r. de Rennes. — Littre 10-00 (Gare Montp.)



MADAME DE SÉVIGNÉ — une vedette en son temps — disait : « On ne fait jamais le bien sans qu'il s'assaisonne de quelque agrément. » Définition anticipée de la Loterie de 1941. Quiconque prend un billet fait le bien ; tout le bénéfice est attribué aux pauvres par l'entremise du Secours d'Hiver. Et ce devoir « s'assaisonne » de la chance de gagner 1.000, 20.000, 50.000 francs, voire un million ou cinq millions



RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, « gonflé à bloc ».

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir ! Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes pharmacies : Frs. 12

Le gérant : R. REGAMEY.

Imprimerie DESPOSSÉS-NEOGRAVURE 17, rue Fondary, Paris.

Vedettes

PAR LA MÉTHODE
LINGUAPHONE
EN 3 MOIS VOUS
SAUREZ PARLER
ALLEMAND
OU TOUTE AUTRE LANGUE

Très vite, par la méthode
LINGUAPHONE
vous êtes sûr d'apprendre une nouvelle langue et de la parler couramment avec le bon accent.

Vous apprenez chez vous, puisque l'enseignement Linguaphone se fait par disques... Mais vraiment pour comprendre ce qu'est
LINGUAPHONE
il faut l'avoir entendu.

S'il vous est impossible de venir, envoyez-nous, après l'avoir rempli, le coupon ci-dessous à :
LINGUAPHONE
12, Rue Lincoln à Paris.
Vous recevrez gratuitement et sans engagement de votre part notre brochure de renseignements.

LINGUAPHONE
(Serv. W. 1) 12, rue Lincoln - PARIS (8^e)
Veuillez m'envoyer votre brochure de renseignements.

NOM
ADRESSE

AU TABLEAU DE SERVICE

ANNA
Mesdames, Mesdemoiselles, si vous vous appelez ainsi vous serez reçues gratuitement au Théâtre de l'Étoile, avenue de Wagram, sur présentation de ce numéro au contrôle, pour assister à une représentation de
GANGÈ ANNA

Trin. 42-52 - TH. de L'ŒUVRE
55, rue de Clichy
**ANNIE DUCAUX
JACQUES DUMESNIL
BERNARD LANCRET
et RENÉE CORCIAC**
jouent
SÉBASTIEN
S. 19 h. 30. M. Sam. Dim. 14 h. 30

A BC JEANNE AUBERT BC
ou
PAUL MEURISSE
Tous les jours
Matinée 15 h. Soirée 20 h.
A BC

AU CINÉMA CETTE SEMAINE

RETOUR A LA VIE, avec Camille Horn, A. Schoenhals. — LE PARIS.
LE JUIF SUSS. — LE COLISÉE.
LES RAPACES, avec Irène V. Meyendorff. — LE NORMANDIE.
LOUISE, avec Grace Moore et Georges Thill. — CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES.
MEURTRE AU MUSIC-HALL, avec Anneline Uhlig. — LORD BYRON.
LE MAÎTRE DE POSTE, avec Heinrich George. — LE HELDER.
PREMIERS AMOURS, avec Hertha Feiler. — AU FRANÇAIS.
UNE MÈRE, avec Katha Dorsch. — AU PARAMOUNT.
DE L'OR A NEW-FRISCO. — OLYMPIA.
TOUTE UNE VIE (version française). — MARIVAUX.
TOUTE UNE VIE (version originale). — BIARRITZ.

Vedettes



**ANA
DE ESPANA**

qui va donner un
récital au prochain
Vendredi de la Danse
du théâtre Hébertot.

PHOTO STUDIO HARCOURT

TOUS LES SAMEDIS
8 FÉVRIER 1941 — N° 13
49, AVENUE D'IÉNA, PARIS 16^e

*Théâtre * Radio * Cinéma*